BtB Bureau de la traduction Translation Bureau

VOLUME 9/3 • AUTOMNE/FALL 2012

L'Actualité langagière Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Ponctuation, trait d'union et temps de verbe

The ties that bind

Les sigles en relations internationales

Le français, langue de travail dans l'Ouest / French: The working language in the West

Prestige et légitimité linguistique

Alphabet soup

La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad

Mémoires de traduction et traduction automatique / Translation memories and machine translation

L'OTTIAQ : 20 ans déjà! / 20 years already for OTTIAQ!

Un hommage gaspéen ou gaspésien?

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada

Public Works and Government Services Canada

Canada

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Une nouvelle application linguistique mobile
A Word from the CEO: A new mobile linguistic application
***Donna Achimov,* page 5**

Maintenant sur votre écran de téléphone : *TERMIUM Plus®*!

Now on your phone screen: *TERMIUM Plus®*!

L'industrie en marche : Services de traduction LinguisTech, le premier cabinet de traduction étudiant pancanadien
Industry Insights: LinguisTech Translation Services, the first countrywide student translation agency
***Pierre LeBel,* page 6**

Tous les éléments sont réunis pour que les étudiants à l'œuvre dans ce cabinet de traduction aient de bonnes chances, à la fin de leur stage, d'être recrutés par les meilleurs employeurs.

All the right ingredients are combined so that once the students at this translation firm have completed their internship, they have a good chance of being recruited by the best employers.

Français pratique : Ponctuation, trait d'union et temps de verbe
***Jacques Desrosiers,* page 8**

Où il est notamment question de l'art de ménager les guillemets et d'employer le bon temps de verbe dans les rapports de recherche.

This article looks at the art of using quotation marks sparingly and choosing the correct verb tense for research papers.

Bridging the Gap: The ties that bind
***Kim Lacroix,* page 10**

In translation, knowing the vagaries of the source language is necessary in order to avoid the word-for-word trap, with its pitfall of altered meaning.

Il faut bien connaître les caprices de la langue que l'on traduit si l'on ne veut pas tomber dans le piège du mot à mot – et passer à côté du sens.

Traduire le monde : Les sigles en relations internationales
***André Racicot,* page 11**

Les sigles ne sont pas toujours faciles à déchiffrer dans le monde des relations internationales, et en plus souvent on ne sait pas s'ils diffèrent ou non d'une langue à l'autre.

Abbreviations are not always easy to decipher in the field of international relations. Then there's the uncertainty about whether they change from one language to the next.

À travers le prisme de l'histoire : Le français, langue de travail dans l'Ouest
Through the Lens of History: French: The working language in the West
***Jean Delisle,* page 12**

À défaut d'en avoir été la langue officielle, le français a vraiment été à partir de 1760 la langue de travail dans l'industrie canadienne de la fourrure, grâce à ses milliers de « voyageurs ».

Although not the official language, French was truly the working language of the Canadian fur trade after 1760 owing to the thousands of voyageurs in the industry.

Prestige et légitimité linguistique
***André Senécal,* page 18**

Recension d'un ouvrage de Chantal Bouchard qui montre comment le français parlé s'est transformé au Québec dans la première moitié du 19e siècle.

A review of Chantal Bouchard's book showing how spoken French was transformed in Quebec in the first half of the 19th century.

La petite histoire d'une expression : *Rester bouche bée*
***Fanny Vittecoq,* page 19**

Bée est très ancien, mais l'expression complète n'a été inventée que récemment pour cacher un vilain mot.

The word *bée* dates back a very long time, but the expression *rester bouche bée* was coined only recently to replace a not-so-nice expression.

The Word Geek: Alphabet soup
***Barbara McClintock,* page 20**

Abbreviations, initialisms and acronyms proliferate these days on Web 2.0. This article offers a reminder of some basic rules for ensuring you use them well.

Abréviations, sigles et acronymes pullulent aujourd'hui dans le Web 2.0. Rappel de quelques règles de base à suivre pour bien les employer.

Les réseaux fédéraux et nationaux de terminologie : un partenariat gagnant
Federal and national terminology networks: A win-win partnership
***Francine Gosselin,* page 21**

En mai dernier a eu lieu à Gatineau le 11e symposium du Conseil fédéral de terminologie, suivi le lendemain de la 8e rencontre annuelle du Conseil national de terminologie. Compte rendu.

A report on the 11th Federal Terminology Council Symposium, held in Gatineau last May, and the National Terminology Council's 8th annual meeting, which took place the next day.

El Rincón Español: La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad
***Irma Nunan,* página 22**

El nanomundo pasó de ser algo imaginario a algo real, tangible y posible gracias a la nanociencia y la nanotecnología. La calidad de vida del ser humano podrá mejorar en los próximos años gracias al trabajo de los nanotecnólogos, los cuales se encargan de diseñar, crear, fabricar y manipular materiales, aparatos, objetos, instrumentos y sistemas a nivel de nanoescala.

Et si ma vie se traduit en « je t'aime »…
Love's labour, never lost: A career in translation
***Paul Leroux,* page 24**

Dans un monde matérialiste, l'auteur reste attaché aux plus grands idéaux et conçoit son travail de traducteur comme celui d'un artiste.

In our materialistic world, the author remains true to the highest ideals, viewing his translation work as that of an artist.

Carnet techno : Mémoires de traduction et traduction automatique
Tech Files: Translation memories and machine translation
***André Guyon,* page 26**

Notre expert a soumis à un test comparatif une mémoire de traduction, un moteur de traduction automatique et Google Traduction. Il a lui-même été étonné des résultats.

Our expert used a test to compare a translation memory, a machine translation engine and Google Translate, and even he was surprised by the results.

L'OTTIAQ : 20 ans déjà!
20 years already for OTTIAQ!
***Johanne Boucher,* page 30**

En 20 ans, l'Ordre est devenu le plus grand regroupement de langagiers agréés au Canada. Voici un aperçu des nombreux programmes et partenariats qu'il a créés au fil des années.

In 20 years, OTTIAQ has become the largest group of certified language professionals in Canada. This article touches on the many programs and partnerships that OTTIAQ has created over the years.

Un hommage gaspéen ou gaspésien?
***Gabriel Martin,* page 33**

Avec le 150e anniversaire de la parution des *Anciens Canadiens* qui approche, il est temps d'honorer le nom de son auteur, Philippe Aubert de Gaspé, d'un adjectif. Mais lequel choisir?

As the 150th anniversary of the publication of *Anciens Canadiens* approaches, it's time to honour its author, Philippe Aubert de Gaspé, by using his name to form an adjective. But which one?

Les articles traitant d'une ou de plusieurs questions linguistiques propres à la langue anglaise ne sont offerts qu'en anglais.

Articles covering one or several linguistic concepts specific to the French language are published in French only.

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Les langagiers, ces méconnus

« Et vous travaillez comme "langagière" (c'est la première fois que je vois ce mot)? »

Ne vous y méprenez pas! Ce gazouillis vient bel et bien du Québec. Je l'ai lu sur le fil Twitter de @jobboomconseil en mai dernier.

S'il avait pris la peine d'ouvrir la dernière édition du *Petit Robert*, ce gazouilleur aurait appris qu'un langagier est, au Canada, une personne qui exerce une activité professionnelle en relation avec le langage. Chez nous, le substantif *langagier* est employé depuis une bonne vingtaine d'années*. C'est un générique fort commode pour désigner l'ensemble des spécialistes des questions de langue, des traducteurs aux terminologues, en passant par les réviseurs.

Revenons au gazouillis. Disons qu'il m'a froissé. Il m'a rappelé à quel point les professions langagières sont méconnues au Canada. À preuve, ces réactions quand on apprend à quelqu'un qu'on est traducteur, terminologue :

- Vous êtes traductrice. Combien de langues parlez-vous?
- Terminologue? Que faites-vous exactement?

D'autres ont fait le même constat avant moi. L'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, entre autres, a mis sur pied le Groupe de travail sur la valorisation des professions de l'Ordre. Sa mission était de « déterminer la valeur professionnelle, sociale et économique des professions régies par l'Ordre ainsi que les moyens de la promouvoir auprès des professionnels, des clients et du public en général ». Un pas dans la bonne direction!

Le Groupe de travail a publié son rapport l'an dernier**. Il contient une quarantaine de recommandations, dont quinze

* Le terme figure dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, publié en 1992 sous la direction de Jean-Claude Boulanger.

** OTTIAQ, « Rapport du Groupe de travail sur la valorisation des professions de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) », http://www.ottiaq.org/email/PDF/Rapport_valorisation.pdf.

Language professionals: Virtual unknowns

Last May, I read the following tweet on the @jobboomconseil Twitter feed: *Et vous travaillez comme "langagière" (c'est la première fois que je vois ce mot)?* [Translation: And you're a "language professional"? (I've never heard that term before.)]

Make no mistake about it! This tweet was indeed from Quebec.

All this tweeter had to do was open the latest edition of *Le Petit Robert* to find out that in Canada, a *langagier* is someone who practises a language-related profession. The French noun *langagier* has been used in Canada for at least 20 years.* It's a very handy generic term used to designate all language specialists, from translators to terminologists to editors.

But back to the topic at hand: the @jobboomconseil tweet. Let's just say that it bothered me a little. It brought home to me the fact that the language professions are largely unknown in Canada. Proof of this is the reply you often hear after telling someone you're a translator or a terminologist:

- You're a translator. How many languages do you speak?
- A terminologist? What exactly do you do?

And I'm not the first to make this observation. OTTIAQ (Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec) set up a working group—as other groups undoubtedly have—on the promotion of OTTIAQ's professions: translation, terminology and interpretation. Its mission was to determine the professional, social and economic value of the OTTIAQ-governed professions and identify ways of raising awareness of their value among professionals, clients and the general public. A step in the right direction!

The working group published its report last year.** The report contains approximately 40 recommendations, including

* The term appears in the 1992 edition of *Le Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Jean-Claude Boulanger, editor).

** OTTIAQ, *Rapport du Groupe de travail sur la valorisation des professions de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec* (OTTIAQ), http://www.ottiaq.org/email/PDF/Rapport_valorisation.pdf.

concernent précisément la promotion des professions langagières : accroissement de la promotion auprès des établissements d'enseignement secondaire et postsecondaire, présence sur les médias sociaux, création de capsules vidéo, augmentation de la publicité, et j'en passe. À quand la photo d'une langagière sur un panneau-réclame le long d'une autoroute?

Chapeau à l'OTTIAQ! Mais ces mesures, une fois mises en œuvre, suffiront-elles à assurer aux spécialistes de la langue une place au soleil? On s'en reparle dans quelques années.

Je suis convaincu que la valorisation des professions langagières passe d'abord et avant tout par les langagiers eux-mêmes. Nous sommes LES spécialistes de la langue. Continuons d'offrir un service de qualité et une plus-value. Servons-nous des médias sociaux pour accroître notre influence. Gazouillons, bloguons, échangeons sur Facebook. Soyons proactifs. Conseillons, relayons la nouvelle terminologie, créons, osons, innovons. Devenons des leaders!

Tout ce qu'une machine n'est toujours pas capable de faire… ■

15 that specifically relate to the promotion of the language professions, such as increased promotion at secondary and post-secondary institutions, an improved social media presence, the creation of video clips and more advertising. Maybe some day we'll see a photo of a language professional on a highway billboard!

OTTIAQ's measures are worthy of praise. But once implemented, will they be enough to ensure that language specialists receive recognition? We'll see in a few years.

I am convinced that promotion of the language professions begins first and foremost with the language professionals themselves. We are THE experts when it comes to language. Let's continue to provide quality service and add value. Let's use social media to expand our influence. Let's tweet, blog and chat on Facebook. Let's be proactive, provide guidance and advice, pass on the latest terms, clear new ground, and be daring and innovative leaders!

In a nutshell, let's do everything machines still can't do…. ■

Glanure

Le fossé entre le gouvernement et les étudiants est abyssal. Ils ne parlent pas la même langue : d'un côté, la **gouvlangue**, *de l'autre, la* **grèvelangue**, *pour parodier George Orwell qui, lui, parlait de novlangue et d'ancilangue dans son livre coup-de-poing,* 1984.

La Presse, 1er mai 2012

All the Buzz

…Police **kettle** *demonstrators….* **Kettling** *is a tactic widely used in Europe where riot cops surround demonstrators and limit or cut off their exits.*

The Globe and Mail, May 24, 2012

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Donna Achimov

Une nouvelle application linguistique mobile

Dans un numéro de *L'Actualité langagière* publié plus tôt cette année, j'ai souligné l'importance de stimuler notre esprit d'innovation et d'explorer les possibilités que la technologie offre à l'industrie de la langue.

Je suis donc ravie de vous faire part d'un exemple de mariage réussi entre les langues et les nouvelles technologies : l'application mobile *noslangues.gc.ca sur le pouce!* Lancée par le Bureau de la traduction, cette application gratuite permet aux utilisateurs d'appareils iPhone ou BlackBerry de consulter *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada.

Imaginez que vous êtes en réunion, à la bibliothèque, à un congrès, en autobus ou en taxi et que vous cherchez un mot précis, en français ou en anglais. Grâce à l'application, qui vous donne accès à près de quatre millions de termes en français et en anglais dans divers domaines, vous pouvez maintenant trouver le mot juste, partout et en tout temps.

Il est facile de télécharger l'application. Vous trouverez des liens vers les boutiques d'applications d'Apple et de RIM sur le Portail linguistique du Canada, à l'adresse www.noslangues.gc.ca/app-mobile, qui renferme aussi de plus amples renseignements et une foire aux questions. Et n'oubliez pas : l'application est gratuite.

Donner à la population canadienne un accès gratuit aux outils linguistiques du gouvernement du Canada, dont *TERMIUM Plus®*, était l'un des principaux objectifs de la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013*. En lançant *noslangues.gc.ca sur le pouce!*, la première application linguistique mobile du gouvernement du Canada, le Bureau dépasse cet objectif. Nous sommes très enthousiastes d'être à la fine pointe de la technologie et d'offrir ce nouvel outil aux citoyens canadiens afin de les aider à communiquer dans les deux langues officielles, tant au travail qu'à la maison. Vu la popularité grandissante et l'évolution continue des appareils mobiles, nul doute que les technologies et les ressources linguistiques continueront de faire bon ménage dans l'avenir. À nous d'en profiter! ■

A new mobile linguistic application

In an issue of *Language Update* earlier this year, I talked about the importance of tapping into our spirit of innovation and exploring the possibilities that technology has to offer for the language industry.

Now, I'm pleased to tell you about a wonderful example of marrying language and new technologies. The Translation Bureau has launched a free mobile application called *ourlanguages.gc.ca on the go!* that will allow iPhone and BlackBerry users to search *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank.

Imagine being in a meeting, at the library, at a conference, on the bus or in a cab and searching for just the right word in English or in French. With this application, you can now find the word you're looking for anytime, anywhere, since it gives you access to nearly 4 million terms in English and in French in various subject fields.

Downloading the application is easy. You will find links to the Apple and RIM application stores on the Language Portal of Canada, at www.ourlanguages.gc.ca/app-mobile, where there is also more information and a series of questions and answers to help you. And remember, you can download the application for free.

Giving Canadians free access to the Government of Canada's linguistic tools, such as *TERMIUM Plus®*, was a key initiative of the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008–2013*. As the Government of Canada's first-ever mobile linguistic application, *ourlanguages.gc.ca on the go!* takes this one step further, and we are very excited to be on the leading edge in offering this new tool to Canadians to help them live and work in both official languages. With more and more people using mobile devices and the devices themselves continuing to evolve, there are sure to be more opportunities in the future to connect language resources and technology, if we continue to be ready to seize the moment. ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Pierre LeBel

Translation: Hannah Grant

Services de traduction LinguisTech, le premier cabinet de traduction étudiant pancanadien

La formation universitaire en traduction au Canada est reconnue mondialement. Nos universités et collèges offrent à tous ceux qu'intéressent les professions langagières des ressources humaines, scolaires et technologiques de premier choix. Toutefois, les stages en milieu de travail, en plus d'être difficiles à dénicher, ne permettent pas toujours au traducteur novice de profiter d'un encadrement propice à l'acquisition des habiletés requises pour réussir dans ce domaine, habiletés qui ne sont pas enseignées à l'université.

Le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL) recrute depuis quelques années des stagiaires en traduction, en rédaction et en communication. En plus de recourir aux technologies de pointe d'aide à la traduction et à la rédaction, les stagiaires travaillent dans un environnement axé sur la formation et l'acquisition de compétences nécessaires en milieu de travail. Il allait donc de soi que le CRTL s'intéresse à la gestion d'un cabinet de traduction étudiant. L'expérience du portail linguistique LinguisTech, avec son bureau virtuel mis à la disposition des étudiants en traduction d'un peu partout au Canada, a donc été mise à profit pour l'élaboration du projet Services de traduction LinguisTech (STLT). Le cabinet de traduction a été lancé officiellement le 24 avril 2012.

Le CRTL a été fondé dans le but de mettre en œuvre et de promouvoir des activités de recherche, de développement et de transfert dans le domaine des technologies langagières. Logé dans un immeuble adjacent à l'Université du Québec en Outaouais, à Gatineau, il abrite des entreprises qui participent chacune à leur façon au développement de technologies langagières.
(www.crtl.ca)

La mission de STLT se résume en trois mots : apprentissage, formation et expertise. Les étudiants stagiaires sont recrutés vers la fin de leur formation ou une fois leur diplôme obtenu. Durant leur stage, ils perfectionnent les connaissances acquises à l'université. Ils profitent des conseils linguistiques de

LinguisTech Translation Services, the first countrywide student translation agency

Canadian university translation training is world renowned. Our universities and colleges offer top-notch academic, technological and human resources to future language professionals. However, workplace practicums, on top of being hard to come by, do not always provide training that is conducive to learning the skills required—but not taught at university—to succeed in the industry.

The Language Technologies Research Centre (LTRC) has recruited translation, writing, and communications interns for several years. These interns have learnt how to use cutting-edge translation and writing technologies and have also had the chance to work in an environment geared towards training and developing the skills required for the workplace. Therefore, it was only natural for the LTRC to take an interest in managing a student translation agency. Building on the experience of developing the LinguisTech virtual desktop, an online platform for translation students across Canada, LTRC set up LinguisTech Translation Services (LTTS), which was officially launched on April 24, 2012.

The LTRC is a research centre established to carry out and promote research, development and technology transfer activities in language technologies. Situated on the Université du Québec en Outaouais campus in Gatineau, the LTRC houses organizations that each participate in their own unique way in the development of language technologies.
(www.ltrc.ca)

The LTTS mission can be summed up in three words: learn, train and excel. The student interns are recruited from among the top graduating or recently graduated translation students. During their internship, they will hone the skills they acquired at university. They will

traducteurs agréés chevronnés qui les révisent. La collégialité et la complémentarité du travail d'équipe à STLT leur permettent aussi de profiter des compétences de leurs collègues stagiaires. Leur stage inclut un volet de formation sur les aspects de la gestion d'un projet de traduction, de la recherche de clients jusqu'à la facturation. Évidemment, les stagiaires apprennent à utiliser les technologies langagières. L'objectif : qu'ils deviennent des experts et qu'à la fin de leur stage, ils soient recrutés par les meilleurs employeurs.

Les étudiants embauchés par STLT : Anne-Marie Tudorache, Hannah Grant, Sébastien Polikar, Camille Pichette-Cécyre et Émilie Lecours

LTTS's interns: Anne-Marie Tudorache, Hannah Grant, Sébastien Polikar, Camille Pichette-Cécyre and Émilie Lecours

benefit from the feedback of their revisers, experienced certified translators. The team atmosphere of LTTS will complement their training and allow the interns to learn from each other. The internship will also include training on various aspects of translation project management, from procuring clients to invoicing. Needless to say, the interns will also learn to use language technologies. LTTS wants the interns to master their craft so that they will be recruited by the best employers at the end of their training.

À l'été 2012, STLT comptait cinq stagiaires à plein temps. L'expérience s'est révélée très profitable pour les stagiaires, d'abord parce qu'ils ont connu la réalité d'un cabinet de traduction sous la plupart de ses facettes, mais aussi parce qu'ils ont pu mettre à l'essai le bureau virtuel du cabinet et s'exercer au télétravail.

En janvier 2013, STLT veut passer à quinze stagiaires, qui auront été recrutés dans les universités canadiennes offrant des programmes en traduction. Le télétravail deviendra une réalité pour la plupart d'entre eux.

Créé par le CRTL, LinguisTech est un site Web de référence pour les langagiers qui comprend une boite à outils de technologies langagières, un centre de documentation et de formation ainsi qu'une communauté virtuelle. LinguisTech simplifie la tâche des langagiers en leur donnant accès à une panoplie d'outils utiles, à une formation conviviale sur leur utilisation ainsi qu'à une communauté de pratique qui s'enrichit par l'échange de réflexions et de trouvailles à propos des technologies langagières. (www.linguistech.ca)

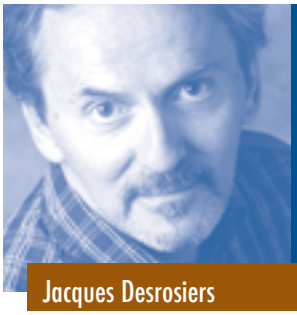
STLT recrute sa clientèle principalement dans les organismes sans but lucratif de la région de la capitale nationale. Quelques entreprises de technologie langagière se sont associées au cabinet étudiant pour offrir aux stagiaires un accès à leurs produits (MultiCorpora, Terminotix, SDL Trados, Druide informatique et WhiteSmoke). L'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec appuie le cabinet et accepte que le nombre de mots traduits par les stagiaires soit indiqué dans leur demande d'agrément. Finalement, plusieurs agences offrent à STLT leur soutien en le considérant comme pigiste et lui confient des textes à traduire. Le projet STLT est financé en partie par le Programme de renforcement du secteur langagier au Canada. ■

In the summer of 2012, LTTS employed five full-time interns. The experience was invaluable for the interns, who learned first-hand about the realities and the many facets of a translation agency and who were able to use the virtual desktop to practise teleworking.

In January 2013, LTTS hopes to grow to 15 interns, who will be recruited from university translation programs across Canada. Telework will become a reality for most of the interns at that point.

Developed by the LTRC, LinguisTech is a reference website for language professionals. It consists of a language technologies tool box, a training and documentation centre and a virtual community. LinguisTech simplifies the work of language professionals through a variety of useful tools, user-friendly training for these tools, as well as a community of practice that is enriched with the reflections and findings of its users about language technologies. (www.linguistech.ca)

LTTS's clients are mainly non-profit organizations in the national capital region. A number of language technologies enterprises have collaborated with LTTS so that the interns have access to their products (MultiCorpora, Terminotix, SDL Trados, Druide informatique and WhiteSmoke). The Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec also supports LTTS and will allow the work carried out during the internship to count towards certification. Finally, several agencies have offered their support by considering LTTS as a freelancer and, as such, have sent texts to be translated. LinguisTech Translation Services is funded in part by the Canadian Language Sector Enhancement Program. ■



Français pratique

Jacques Desrosiers

Ponctuation, trait d'union et temps de verbe

Q. *J'ai employé l'expression* **au dire de** *dans la phrase suivante :* Au dire de M. Boisvert, les clients sont satisfaits du nouveau système. *Mon réviseur a placé entre guillemets ce qui suit* M. Boisvert, *comme si le reste de la phrase était une citation de M. Boisvert* : Au dire de M. Boisvert, « les clients sont satisfaits du nouveau système ». *Or, il me semble que* au dire de *n'amène pas une citation, car on rapporte simplement en style indirect les propos de la personne qui a parlé.*

R. Il n'y a pas lieu de guillemeter. Si le réviseur préférait voir une citation, il aurait pu opter pour la formulation classique : *M. Boisvert a dit,* deux-points, ouvrez les guillemets.

Au dire de signifie « d'après son affirmation, son témoignage » (Larousse en ligne), « d'après ce que quelqu'un déclare » (*Brio*), ou simplement « d'après, selon » (*Grand Robert*). Le mot important ici est *d'après*, ou *selon*, c'est-à-dire si l'on en juge par le témoignage de la personne mentionnée, s'il faut la croire.

C'est une locution qui sert à rapporter la substance de ce qui a été dit : le contenu par opposition à la forme. Il est facile d'imaginer des exemples qui ne laissent place à aucune hésitation : *Au dire des témoins, le piéton a brusquement traversé.* Ou prenons celui de Julien Green dans le *Trésor de la langue française* (TLF) : *Des batailles de géants se livrent un peu partout à la surface du globe, en Russie, dans le Pacifique. Cologne a terriblement souffert, aux dires de l'Allemagne elle-même.*

Même en dehors de la locution comme telle, le substantif *dire* ne renvoie pas nécessairement aux paroles exactes qui ont été prononcées. L'exemple du *Petit Robert* : *Leurs dires ne sont pas concordants*, ne signifie pas que la correspondance mot à mot entre leurs dires n'est pas parfaite – mais que les personnes dont on parle ne racontent pas tout à fait la même histoire. Cette imprécision se reflète dans notre locution.

D'ailleurs, sur les 34 emplois de l'expression recensés dans le TLF, pas un seul n'est accompagné de guillemets. Un cas particulier où il conviendrait peut-être de guillemeter est celui où l'expression sert à introduire des mots isolés, comme dans cet exemple :

> *Nous sommes donc en présence d'une nappe dont l'apparence est successivement « irisée », puis « argentée » puis au dire de l'expert des douanes, « gris argenté[1] ».*

Sans doute le juriste qui a rédigé ce texte a jugé bon de conserver le parallélisme avec les deux termes déjà cités.

Au dire de ou *aux dires de*? Le *Bon usage* explique que l'expression est généralement au pluriel, le singulier ayant plutôt la faveur du style littéraire ou juridique. Même son de cloche dans le *Dictionnaire des difficultés du français* de Colin pour qui « on rencontre surtout le pluriel ». Par contre, selon le *Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui* de Péchoin (l'héritier du fameux Thomas), elle est « toujours au singulier »… Bref, il semble bien qu'on ait le choix. Soulignons quand même que seulement 3 des 34 emplois cités dans le TLF sont au pluriel. Et que le *Petit Robert* ne donne que le singulier.

Pour les autres emplois du substantif *dire*, l'Office québécois de la langue française, entre autres, ne voit pas de différence entre *Selon les* ***dires*** *de Marie, nous n'y arriverons pas* et *selon le* ***dire*** *de Marie*… Ici aussi les variations d'un ouvrage à l'autre sont telles qu'il n'y a pas vraiment lieu de faire de chinoiseries sur le nombre. Il suffit d'éviter autant que possible les guillemets.

Temps de verbe dans les rapports de recherche

Q. *Y a-t-il une règle en ce qui concerne le temps de verbe à utiliser en français dans les rapports de recherche (en anglais, tout est au passé)? Doit-on faire une différence entre le résumé, les conclusions et le corps du texte dans lequel on relate les données obtenues des différentes sources de renseignements (sondage, étude de cas, etc.)? Ces collectes de données datent souvent de cinq ou six ans. Connaissez-vous un ouvrage qui pourrait nous permettre d'approfondir la question? La grande question, en fait, c'est : y a-t-il une règle?*

R. Là où une convention, connue de tous, s'est clairement implantée dans l'usage, c'est dans le cas des procès-verbaux, qui en français sont toujours écrits à l'indicatif présent. C'est devenu en fait une vraie « règle », formulée comme telle par exemple dans *Rédaction technique, administrative et scientifique* de H. Cajolet-Laganière, P. Collinge et G. Laganière[2].

En faisant le tour des ouvrages, on constate qu'elle ne vise pas seulement les procès-verbaux, mais aussi les comptes

rendus – documents moins minutieux, moins détaillés que les procès-verbaux. Plusieurs ouvrages notent que le présent de narration est le temps de verbe idéal dans les comptes rendus[3]. Dans son classique *Le style administratif*, Robert Catherine écrivait : « Le compte rendu sera de préférence rédigé à l'indicatif présent, mode narratif plus simple et plus vivant[4]. » Michelle Fayet avance la même raison, jugeant elle aussi que le présent « donne davantage de vie » au texte.

Il serait peut-être excessif d'étendre ce principe de façon catégorique à toute forme de document administratif, y compris les rapports en général. Gérard Barbottin suggère dans *Rédiger des textes techniques et scientifiques en français et en anglais*[5] d'opter soit pour le présent de l'indicatif, soit pour le passé composé, mais de s'en tenir ensuite à un seul temps de narration, autrement dit de ne pas changer inutilement de temps de verbe en cours de texte – ce que rappellent d'ailleurs la plupart des ouvrages.

Barbottin fait remarquer que si l'indicatif présent est facile à utiliser, « il ne s'applique pas toujours, surtout si vous décrivez une action qui s'est déroulée entièrement dans le passé[6] ». « Les textes techniques et scientifiques, ajoute-t-il, font montre de beaucoup moins de fantaisie [que les textes littéraires] et le narrateur reste de préférence dans le présent vis-à-vis de ces mêmes événements[7]. »

Une accumulation de passés composés peut toutefois rendre pénible la lecture de ce genre de document. La meilleure chose à faire est sans doute d'utiliser le présent comme temps principal, pour les raisons mentionnées au début, et de réserver les temps passés aux cas où il est absolument obligatoire de marquer l'antériorité, pour le bénéfice de la clarté.

Bref, faire les ajustements nécessaires et, surtout, ne pas « inventer » de règle.

Non gréviste et *non-juriste*

Q. *Le Tribunal de la concurrence est, suivant la* Loi sur le Tribunal de la concurrence*, un tribunal hybride formé de juges de la Cour fédérale et de membres non-juristes versés dans les affaires publiques, économiques, commerciales ou industrielles.*

Devrait-on plutôt écrire « membres non juristes »?

R. Au cours du conflit étudiant au Québec, il a souvent été question des *étudiants non grévistes*. Ainsi dans le *Quotidien*, de Saguenay : « À cette date, la session d'hiver sera terminée pour l'ensemble des étudiants non grévistes » (23 avril 2012). La correspondante du *Monde* à Montréal a aussi parlé des « étudiants non grévistes, furieux que les votes soient souvent effectués à main levée » (25 juin 2012).

Il est normal de ne pas mettre de trait d'union, parce que c'est l'adjectif *gréviste*, et non le substantif, qui est employé ici. On voit quand même souvent le trait d'union, et on peut à la limite s'appuyer sur le *Petit Robert*, qui le met devant certains adjectifs (dans *non-directif* par exemple). Mais il s'agit toujours d'adjectifs consacrés, qui apparaissent dans des expressions plus ou moins figées (*psychothérapie non-directive*). La règle et la tendance qui se maintient sont de l'omettre.

Devant l'adjectif, *non* est un simple adverbe comme *peu*. En revanche, devant un substantif, il sert à former un composé, et c'est pourquoi la plupart du temps l'usage intercale un trait d'union (*les non-croyants*). Cette règle est rappelée un peu partout, par exemple dans le *Multidictionnaire* ou le *Dixel*.

Juriste ne devrait-il pas se comporter comme *gréviste*? Non, parce que le mot est toujours substantif. Le fait qu'il soit apposé à *membre* n'en fait pas un adjectif. Dans *une femme médecin* ou *un argument massue*, les noms en apposition, *médecin* et *massue*, ne deviennent pas des adjectifs*. Ils désignent simplement la même personne ou la même chose que le nom auquel ils sont apposés.

Donc, *les membres non-juristes*. On est encore chanceux que l'usage ne nous oblige pas à faire suivre *membre* d'un trait d'union, comme on le fait dans le cas des noms composés tels que *fille-mère*. Sinon, avec *membre non-juriste*, un trait d'union n'attendrait pas l'autre. ■

Notes

1 « Jugement pour affaire de pollution », http://www.afcan.org/dossiers_juridiques/voltaire.html (AFCAN = Association française des capitaines de navires).

2 3e éd., Éditions Laganière, 1997, § 1.3, p. 28.

3 Notamment M. Fayet, *Réussir ses comptes rendus*, 3e éd., Éditions d'Organisation, 2005, p. 48 et 54, et R. Kadyss et A. Nishimita, *Rédiger avec succès lettres, e-mails et documents administratifs*, 2e éd., Gualino éditeur, 2006, p. 138.

4 Albin Michel, 1968, p. 167.

5 Insep Consulting Éditions, 2002, § 5.1.2.

6 *Ibid.*, p. 50.

7 *Ibid.*, p. 49.

* Il convient de signaler en passant qu'une expression comme *femme médecin* fait l'objet de théories rivales sur la question de savoir lequel des deux mots est apposé à l'autre.

Bridging the Gap

Kim Lacroix

The ties that bind

For some time now, the Translation Bureau has offered a series of workshops for French translators on problematic English words and expressions. So I thought it would be interesting to look at the flip side here: tricky French words, expressions or sentence structures that can cause problems for translators working from French into English. These could range from false or misleading cognates (better known in the business as *faux amis*, those French words that closely resemble English words but don't mean quite the same thing) to unfamiliar idiomatic expressions or turns of phrase that may force you to stop and reread an entire sentence.

Personally, I find exploring the traits of French absolutely fascinating. Though I've been speaking the language virtually all my life, I didn't really think much about it until I started looking at it from a language professional's perspective. We language professionals examine languages inside and out. We put words and phrases under a microscope and take them apart only to put them back together again.

Believe it or not, someone once told me that you don't need to understand the source language all that well to be a good translator; you just need to be a really good writer. While of course I realize that being a strong writer and having an in-depth knowledge of your target language is essential, I think many people underestimate the importance of really getting to know how the source language works. Every language has its quirks. Once you recognize them, you can move beyond an overly literal rendering of the French words and constructions and concentrate on reformulating the *ideas* in order to make your translations much more readable in English—and make them sound much less like translations!

One obvious trait of French is that it tends to make the links between sentences and paragraphs much more explicitly than English does. Linking words can be especially problematic for English translators because it is not natural to us to be quite as specific. Linking words may add flow to a French text, but they make an English text sound quite unidiomatic if they are all translated literally. Just as "recognizing the problem" is the crucial first step in any self-help program, spotting this characteristic in your source texts is the first step towards avoiding French structures in your English translations.

Let's look at a tricky little construction with a seemingly innocuous linking word: *aussi*. It can easily catch you unawares if you're not paying attention.

> *J'ai convoqué tous les employés à la réunion. Aussi faut-il noter qu'ils seront au courant de la situation demain matin.*

Does this mean that the employees will already be aware of the situation before coming to the meeting? Or does it mean that they will find out about something at this meeting?

When you're pressed for time and translating sentences like these "on autopilot," you might be tempted to produce a sentence like this one:

> *I invited all the employees to the meeting. Also, note that they will be aware of the situation tomorrow morning.*

While *aussi* usually does mean "also" or "in addition," it can have quite a different meaning when used at the beginning of a sentence. Here, it actually means "therefore" or "as a result."

> *I invited all the employees to the meeting, so they will be aware of the situation tomorrow morning.*

Pay attention to the inverted subject and verb (*faut-il noter*): the inversion can tip you off to the different meaning, just as the initial position can. So in fact there is no ambiguity in the sentence above. In the French sentence, inverting the subject brings the verb closer to the previous sentence, which reinforces the link between them (in this case, a cause-and-effect link).

We'll look at more quirks of French next time. ■

Many thanks to Sybil Brake, Jacques Desrosiers and Carole Dion, who took the time to read drafts of this article.

Traduire le monde

André Racicot

Les sigles en relations internationales

Les rédacteurs ont la fâcheuse habitude de créer des sigles pour tout et pour rien, surtout pour rien. Les langagiers brûlent leurs neurones à tenter de déchiffrer des hiéroglyphes qui, au départ, devaient faciliter la lecture, non pas la rendre pénible.

Il importe tout d'abord de définir le mot *sigle* : « Groupe de lettres initiales constituant l'abréviation de mots fréquemment employés » (*Petit Larousse*). Ne pas confondre avec l'acronyme, dont les lettres ne sont pas prononcées séparément, mais comme un mot.

Le monde des relations internationales comporte son lot de sigles et d'acronymes, mais ce n'est rien si l'on compare à la langue technique ou de la défense. Ils sont évidemment plus abondants en anglais, et certains n'ont pas d'équivalent dans notre langue.

Citons trois exemples : *Former Soviet Union*, *Former Yugoslavia* et *Republic of Korea*. Les sigles correspondants, FSU, FY et ROK, ne sont pas utilisés en français. Par contre, d'autres sigles sont traduits : UK, GB, FYROM, UAE et PRC. Vous avez sûrement reconnu les États suivants : RU, GB, ERYM, EAU et, celui-là est célèbre, RPC.

Non? Pourtant, ces États sont bien connus : le Royaume-Uni (RU), la Grande-Bretagne (GB), l'ex-République yougoslave de Macédoine (ERYM), les Émirats arabes unis (dont le sigle EAU est assez amusant) et la République populaire de Chine (RPC).

Tout devient évident, une fois les sigles déchiffrés. Mais c'est justement l'ennui avec les sigles : il y en a toujours quelques-uns qu'on ne reconnaît pas. Le problème est de taille, et les Champollion que nous sommes se tournent naturellement vers les dictionnaires, qui n'en recensent qu'un faible nombre. Pour obtenir une nomenclature exhaustive, il faut consulter des sites Web spécialisés, comme AcronymFinder (www.acronymfinder.com), où l'abondance devient un nouvel obstacle. La prolifération des sigles dans toute sa splendeur.

La Corée et la Chine

La Corée est un cas intéressant, puisque le pays est divisé en deux États : la République de Corée, appelée *Corée du Sud*, et la République populaire démocratique de Corée, appelée *Corée du Nord*. Soulignons que les deux appellations comportant le point cardinal ne sont pas officielles.

L'anglais utilise parfois les sigles indigestes ROK et DPRK. Le premier n'a (heureusement) aucun équivalent en français, tandis que le second devient RPDC. Le moins qu'on puisse dire est que, tant en anglais qu'en français, on ne reconnaît pas le pays du Matin calme.

Les rédacteurs parlent souvent de la *People's Republic of China*, rendue par PRC. Dans ce cas-ci, on peut dire qu'il s'agit d'un double abus. Chacun sait que la Chine vit sous un régime communiste depuis 1949, alors pourquoi énoncer continuellement son nom officiel de république populaire? Appellation trop longue, qu'on s'empresse de raccourcir par PRC en anglais et par RPC en français. Quand on y pense, le sigle permet, dans les deux langues, une économie de deux lettres (!) par rapport au mot *Chine* ou *China*. Vaut-il vraiment la peine de se cramponner à un sigle qui, par-dessus le marché, pourrait ne pas être compris par certains lecteurs? Poser la question, c'est y répondre.

Les acronymes

Commençons par l'Organisation des Nations Unies, qui donne l'acronyme ONU. En anglais, *United Nations Organization* devient UN, tout simplement un sigle, dans ce cas-ci.

Dans la presse européenne, les acronymes sont en minuscules et conservent la majuscule à la lettre initiale, ce qui donne à l'appellation l'allure d'un mot. Parmi les plus connus, mentionnons Onu, Otan, Unesco, Aléna et Caricom. Comme on le voit, la graphie employée peut surprendre, mais on s'y habitue, à la différence des sigles abusifs… Au Canada, on verra plutôt ONU, OTAN, UNESCO, ALENA et CARICOM.

Comment éviter la prolifération des sigles? En évitant d'en employer pour une notion, un groupe, un pays, dont il ne sera plus question dans le texte. On peut aussi toujours se rabattre sur le mot-clé d'une expression. Par exemple, la République démocratique du Congo pourrait être appelée *République* dans le reste du texte, s'il n'y a aucune confusion, quitte à employer le sigle RDC de temps à autre pour varier. Si le texte est long, il convient de rappeler au lecteur le sens du sigle en l'énonçant au long, pour lui éviter de revenir aux pages initiales du document. La lecture du texte en sera considérablement allégée, de même que l'humeur du lecteur.

CQFD. ■

À travers le prisme de l'histoire | Through the Lens of History

Jean Delisle, MSRC

Translation: Emma Harries

Le français, langue de travail dans l'Ouest

Trois traités ont scellé la guerre de Conquête : les Articles de la capitulation de Québec (1759), les Articles de la capitulation de Montréal (1760) et le traité de Paris (1763). Ces traités garantissent aux Canadiens* la libre possession de leurs biens, la liberté de commerce, le libre exercice de leur religion de rite catholique romain et le droit de rentrer en France dans les dix-huit mois. Ils ne renferment, toutefois, aucune disposition sur la langue française. Quelle conséquence cela a-t-il eu sur la langue du commerce des fourrures?

Le changement d'allégeance que la Conquête impose aux Canadiens ne les détourne pas de ce commerce dans lequel ils excellent. Tant s'en faut. L'amnistie accordée, en 1681, par les autorités de la Nouvelle-France aux coureurs des bois qui chassaient sans « congé » les animaux à fourrure avait fait naître une nouvelle profession, celle de « voyageur** ». Bon nombre de jeunes s'étaient alors mis au service de marchands montréalais possédant un permis de traite.

Une main-d'œuvre qualifiée indispensable

Après la Conquête, le nombre de voyageurs a bondi, principalement à la suite de la création de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO), en 1783, féroce concurrente de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), fondée à Londres en 1670, et de l'American Fur Company (AFC), fondée par J. J. Astor et qui a existé de 1808 à 1842. L'expansion du commerce des fourrures a nécessité le recrutement d'une abondante main-d'œuvre. Même si les nouveaux employeurs sont Anglais, la langue de travail demeurera néanmoins le français.

Dans son étude *Les voyageurs et leur monde*, Carolyn Podruchny[1] évalue le nombre de voyageurs à 500 en 1784, à 1500 en 1802 et à 3000 en 1821 au plus fort des activités de traite. « L'expérience acquise par les Canadiens français dans le commerce des pelleteries en territoire amérindien, leur connaissance des langues autochtones, leur habileté à manier les canots d'écorce et leur adaptation à la vie sauvage

* Ce terme désigne les Canadiens français, souvent appelés simplement *Canadians* ou *French* par les Anglais. Quant aux Canadiens, ils appellent Anglais à la fois les Britanniques, les Écossais et les Irlandais.

** « Homme de peine engagé pour transporter des marchandises en territoire amérindien jusqu'à un poste de traite pour ensuite en rapporter les pelleteries, parfois après un séjour d'un hiver ou plus, ou encore engagé pour effectuer diverses tâches (guide, canotier, porteur, etc.) dans les régions sauvages dans le cadre de voyages d'exploration » (Claude Poirier [dir.], *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 516).

French: The working language in the West

The War of the Conquest came to an end through three treaties: the Articles of Capitulation of Québec (1759), the Articles of Capitulation of Montréal (1760) and the Treaty of Paris (1763). These treaties guaranteed all Canadians* free possession of their goods, freedom of commerce, freedom to practise their religion, Catholicism, and the right of return to France within 18 months. However, these treaties did not contain any provisions regarding the French language. How did this impact the language of the fur trade?

The change of allegiance imposed upon Canadians by the Conquest did not deter them from the business in which they excelled—not by a long shot. The amnesty that the authorities in New France granted in 1681 to the *coureurs des bois*, independent woodsmen who engaged in the fur trade without a permit, had given rise to a new profession, that of voyageur,** and many young men were subsequently employed by Montréal merchants in possession of a trading permit.

A skilled and indispensable workforce

After the Conquest, the number of voyageurs jumped, mainly owing to the creation in 1783 of the North West Company (NWC), a fierce competitor of the Hudson's Bay Company (HBC), founded in London in 1670, and the American Fur Company (AFC), founded by J. J. Astor, which was in operation from 1808 to 1842. The expansion of the fur trade required the recruitment of a large workforce. Although the new employers were English, the working language would remain French.

In *Making the Voyageur World*, Carolyn Podruchny estimates the number of voyageurs at 500 in 1784, 1,500 in 1802 and 3,000 in 1821 at the height of the fur trade.[1] In *Contacts des langues et identités culturelles*, Robert Vézina notes that the experience French Canadians acquired in the fur trade in Aboriginal territory, their knowledge of Aboriginal languages, their ability to handle canoes and their adaptability

* This term designates French Canadians, who were often referred to simply as "Canadians" or "French" by the English. As for the Canadians, they referred to the English, Scottish and Irish all as "English."

** Voyageur: "[Translation] Labourer hired to transport goods to a trading post in Amerindian territory, returning with pelts, sometimes after spending a winter or longer at the post, or hired to fill various roles (guide, canoer, portager, etc.) during voyages of exploration in Amerindian territory" (Poirier, Claude [ed.] (1998), *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, p. 516).

les rendit indispensables[2]. » Aux États-Unis également : [traduction] « La proportion de "Français" par rapport aux Américains dans le commerce des fourrures n'était pas de un pour quatre, mais bien de quatre pour un[3]. »

Si les Canadiens dominent l'industrie par leur nombre, ils en occupent cependant les échelons inférieurs. Ce sont les Anglais, les Écossais et les Irlandais qui sont au sommet de la pyramide. On appelle « bourgeois » les actionnaires (CNO) ou les associés (CBH) qui détiennent les postes de direction. Les Canadiens, eux, sont voyageurs, guides, trappeurs, trafiquants, messagers, cuisiniers. Analphabètes pour la plupart, ils ne pouvaient guère être promus commis ou chef d'un poste de traite. Ils assument essentiellement des tâches de subalternes. Mais ces exécutants parlent français.

Au sein de cette organisation, les interprètes appartiennent à une classe à part. Occupant un échelon intermédiaire entre les *engagés* et les *bourgeois*, ils forment une espèce d'aristocratie, jouissent de privilèges fort appréciables et touchent une rémunération supérieure à celle des autres employés.

Une communauté d'esprit

La région des Grands Lacs, interdite avant 1760 aux marchands anglais, s'ouvre dorénavant à tous ceux qui ont le courage de s'y aventurer. Il aurait été irréaliste d'y bannir du jour au lendemain les Canadiens pour les remplacer par des traiteurs anglais inexpérimentés et ignorant les langues autochtones.

Les trafiquants canadiens avaient noué avec les Amérindiens de solides liens d'amitié. À ce propos, le biologiste Walter Sheppe fait le constat suivant dans le prologue de son édition du récit de voyage d'Alexander Mackenzie (1764-1820) :

> [traduction] Les trafiquants de fourrures ont vécu dans l'intimité des Indiens. Ils ont partagé leur mode de vie et épousé leurs femmes. Ce faisant, ils ont été les premiers à dominer ces contrées sauvages. Les liens d'amitié qu'ils tissaient avec les Autochtones leur permettaient de circuler librement là où d'autres n'auraient jamais osé s'aventurer[4].

C'était pour ces aventuriers un mode de vie tout autant qu'un gagne-pain.

Il régnait, en effet, entre Indiens et Canadiens une réelle complicité. L'un des premiers Anglais à venir tenter fortune dans le commerce des fourrures au lendemain de la Conquête, Alexander Henry (1739-1824), n'a pas tardé à le constater : « Par leurs connaissances, leur résistance et leur compétence, seuls les Canadiens sont engagés dans ces aventures, ce qui leur vaut, à eux comme à leurs employeurs, le monopole du commerce des fourrures[5]. »

Cela est si vrai que, lors de son premier voyage entre Montréal et Michilimackinac, en 1761, Henry, sur les conseils de son guide Étienne-Charles Campion, dissimule ses origines anglaises en se déguisant en voyageur canadien afin d'éviter d'être massacré par les Indiens.

to the Aboriginal lifestyle made them indispensable.[2] As noted by Janet Lecompte in *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, "the ratio of 'Frenchmen' to Americans in the fur trade of the United States was not one to four but four to one."[3]

Although Canadians dominated the industry through their sheer numbers, they nevertheless occupied the lower ranks of the workforce. The highest positions were held by the English, Scottish and Irish. The shareholders (NWC) or associates (HBC), who held the executive positions, were referred to as *bourgeois*. Meanwhile, the Canadians were the voyageurs, guides, trappers, dealers, messengers and cooks. For the most part illiterate, they could hardly be promoted to the position of clerk or trading post head. The subordinate roles were therefore mainly assumed by French-speaking labourers.

Within this structure, interpreters formed a distinct class. Occupying the middle ranks between the hired labourers and the bourgeois, they constituted a sort of aristocracy, enjoying special privileges and higher pay than the other employees.

A like-minded community

The Great Lakes region, prohibited to English merchants prior to 1760, subsequently opened up to all those who had the courage to venture there. It would have been unrealistic to ban Canadians and suddenly replace them with inexperienced English traders who had no knowledge of Aboriginal languages.

Canadian traders had forged strong ties of friendship with the Amerindians. Biologist Walter Sheppe makes the following observations in the preface to his publication of the journal Alexander Mackenzie (1764–1820) wrote about his voyage to the Pacific:

> …the fur traders lived intimately with the Indians, adopted many of their ways, and took Indian wives. In so doing they became the greatest masters of the wilderness that the continent has ever seen. Their friendship with the Indians permitted them to travel unharmed through regions where other men would not have dared to go.[4]

For these adventurers, the fur trade was not just a livelihood; it was a way of life.

Indeed, there was a real connection between the Amerindians and the Canadians. Alexander Henry (1739–1824), one of the first Englishmen to try his luck in the fur trade following the Conquest, pointed out that the Canadians' knowledge, hardiness and skill meant that they were the only men willing and able to go into the fur trade, thus earning for themselves and their employers a monopoly of the trade.[5]

This was so true that during his first voyage between Montréal and Michilimackinac, in 1761, Henry, on the advice of his guide Étienne-Charles Campion, concealed the fact that he was English, disguising himself as a Canadian voyageur to avoid being massacred by Amerindians.

Les Canadiens, ces « gens du pays », se dispersent sur tout le territoire et jusqu'aux Illinois. Ils poursuivent aussi l'exploration au-delà des Grands Lacs, se répandent vers l'Ouest et atteignent les rives du Pacifique. Depuis La Vérendrye (1685-1749) et ses fils, ils y détiennent « une sorte de droit de préemption[6] ». Des centaines d'entre eux, disséminés dans l'Ouest, vivent parmi les Indiens. La race des Métis est née de ces contacts quotidiens.

Empreinte de la langue française

La supériorité numérique des francophones dans le commerce des pelleteries faisait en sorte qu'il était avantageux pour les anglophones d'apprendre le français. La connaissance de cette langue était même un critère de qualification pour ceux qui occupaient des postes dans lesquels ils devaient communiquer avec les engagés. Un Anglais chef de poste pouvait passer jusqu'à un an sans avoir personne avec qui parler dans sa langue[7].

Il est bien connu que le français s'est incrusté dans la toponymie de l'Ouest du pays, y compris au sud de la frontière. Les journaux et les récits de voyage de plusieurs trafiquants anglais sont émaillés d'expressions françaises qui témoignent de la présence quotidienne de Canadiens dans leur entourage. Celui de John McLean, par exemple, renferme, entre autres, les expressions « compagnons de voyage, casseaux, voie de fait, politesse, partout, débris, solitaire, faux pas, au bout du compte[8] ». Ce McLean (1799-1890) avait d'ailleurs appris le français auprès d'un curé de Yamaska.

Le journal de John McDonnell (1768-1850) fourmille aussi d'expressions françaises reproduites en italiques dans le texte anglais. Peter Pond (1739-1807) connaissait le français avant de se faire traiteur. « Dans ses mémoires, il se moque légèrement de Jonathan Carver, son devancier, qui voyageait en pays indien "sans comprendre ni le français ni l'indien[9]". » Très peu de Canadiens ont appris l'anglais, alors que les bourgeois de la CNO, leurs commis et, à leur exemple, la plupart des commerçants anglais ont appris le français[10].

La langue des voyageurs et des traiteurs

La langue de la traite possédait son vocabulaire propre. Outre les expressions bien connues telles que « voyageur, Pays d'en haut, bourgeois, engagé, brigade, mariage à la façon du pays*,

* Voir « John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) », *L'Actualité langagière*, vol. 8, nº 2 (été 2011), p. 19. Aussi consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

The Canadians, these people of the land, dispersed throughout the territory, all the way to Illinois. They also engaged in exploration beyond the Great Lakes, spreading out westward until they reached the shores of the Pacific. Ever since La Vérendrye (1685–1749) and his sons, the Canadians had had a sort of pre-emptive right.[6] Hundreds of Canadians, scattered across the West, lived among the Amerindians. From these daily contacts, the Metis race emerged.

Impact of the French language

The numerical superiority of Francophones in the fur trade meant that it was beneficial for Anglophones to learn French. Knowledge of French was even one of the qualification criteria for those who held positions requiring them to communicate with the traders. An Englishman in charge of a trading post could go a whole year without having anyone to speak with in English.[7]

Fig. 1 – Le voyageur, sa femme autochtone et un enfant

Fig. 1—A voyageur, his Aboriginal wife and a child

It is well known that French has endured in many place names out West, including south of the border. Journals and accounts of voyages written by various English traders are sprinkled with French expressions, testifying to the fact that the traders were surrounded by Canadians on a daily basis. For instance, notes written by John McLean (1799–1890), who incidentally had learnt French from a priest from Yamaska, include such expressions as *compagnons de voyage*, *casseaux*, *voie de fait*, *politesse*, *partout*, *débris*, *solitaire*, *faux pas* and *au bout du compte*.[8]

The journal that John McDonnell (1768–1850) kept is also peppered with French expressions, rendered in italics in the English text. In his memoirs, Peter Pond (1739–1807), who knew French before becoming a trader, gently makes fun of his predecessor, Jonathan Carver, for travelling across Aboriginal lands without understanding French or Aboriginal languages.[9] Very few Canadians learnt English, whereas the NWC bourgeois, their clerks and, following their example, most English businessmen did learn French.[10]

The language of the voyageurs and traders

The language of the fur trade had its own vocabulary. Such common expressions as *voyageur*, *Pays d'en haut*, *bourgeois*, *engagé*, *brigade*, *mariage à la façon du pays**

* See "John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)," *Language Update*, Vol. 8, No. 2 (Summer 2011), p. 19. The article also appears in *Favourite Articles*, at http://www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/favart/index-eng.html?lang=eng&index=ent.

ceinture fléchée », certaines expressions désignaient des réalités précises associées au commerce des pelleteries.

Ainsi, on distinguait le « canot de maître » (10 m de long) du « canot du nord » (6 m) du « canot bâtard » (moins de 6 m). Selon sa position dans l'embarcation, le pagayeur était un « devant », un « milieu » ou un « bout ». On faisait un « hivernage », des « demicharges » ou des « décharges » lors des « portages ». Un « homme libre » ou un « traiteur » pouvait être « en dérouine », c'est-à-dire parti faire la traite chez les Indiens, loin du poste de traite. On disait aussi « courir en dérouine ». Les chansons que les voyageurs chantaient correspondaient au type de canot utilisé. Il y avait les « chansons à la rame », les « chansons à l'aviron » et les « chansons de canot à lège ».

Fig. 2 – Descente des rapides dans un canot de maître

Fig. 2—Shooting the rapids in a large canoe

On appelait dédaigneusement « mangeurs de lard » les nouveaux voyageurs moins hardis qui, de Montréal, n'allaient pas plus loin que Grand-Portage – Thunder Bay – à l'extrémité ouest du lac Supérieur et qui, n'étant pas accoutumés au pemmican et à la sagamité (bouillie à base de farine de blé et de maïs), regrettaient les bons repas de leur mère, surtout le pain et le lard. Le pemmican est de la viande de bison séchée au soleil, puis pilée avec de la graisse fondue jusqu'à former une pâte solide assez fade, mais qui se conservait des mois durant.

« Aller en parole » est une belle expression qui signifie aller en mission, diplomatique ou commerciale, afin de négocier une entente. On la relève dans le journal de voyage du traiteur Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) : « Lorsque je fus en parole à la nation chaguienne dans le cours de l'été de l'année 1795, où je vis et parlai à plusieurs chefs[11]… »

Les « cassettes » (petits coffrets) servaient à transporter les petits effets personnels, tels que médicaments, couteaux, fourchettes. Un « taureau » est un solide sac en peau de bison pouvant contenir jusqu'à 40 kg de pemmican, mot dont il est devenu synonyme. À distinguer du « paqueton » ou ballot de peaux de castor.

« Faire une pipe » (honni soit qui mal y pense!) est une autre expression propre au langage des voyageurs. Ceux-ci pagayaient de 15 à 18 heures par jour, tout en gardant leur bonne humeur. Tous les quatre à cinq kilomètres, ils faisaient une pause pour se détendre en fumant une pipe. La distance parcourue entre ces arrêts finit par être appelée une pipe. Le voyageur est généralement représenté avec son inséparable pipe.

and *ceinture fléchée* were in use, as were expressions designating realities unique to the fur trade.

For instance, there was the *canot de maître* (a ten-metre-long canoe), the *canot du nord* (a six-metre-long canoe) and the *canot bâtard* (a canoe under six metres long). Depending on his position in the canoe, a paddler was either a *devant*, a *milieu* or a *bout*. When wintering somewhere, the voyageurs would be on an *hivernage*. Their work could involve *demicharges* (half loads) or *décharges* (unloadings) during the *portages*. An *homme libre* (freeman) or a *traiteur* (trader) could be *en dérouine*, in other words, off trading in Aboriginal territory far from the trading post, hence the expression *courir en dérouine* (to trade in Aboriginal territory). The songs the voyageurs sang—such as the *chansons à la rame*, *chansons à l'aviron* and *chansons de canot à lège*—corresponded to the type of canoe used.

The new, less hardy voyageurs from Montréal who did not go farther than Grand-Portage, at the western end of Lake Superior near present-day Thunder Bay, and who, ill-accustomed to pemmican or *sagamité* (wheat-and-corn-based gruel), sorely missed their mother's cooking, especially the bread and lard, were referred to with disdain as *mangeurs de lard* (pork eaters). Pemmican is made by drying buffalo meat in the sun, then grinding it with melted fat until it forms a thick paste, which is quite tasteless, but will not go off for months.

Aller en parole is a nice expression that means to go on a diplomatic or trading mission to negotiate an agreement. The expression appears in the journal kept by trader Jean-Baptiste Trudeau (1748–1827) about his voyage: [translation] "When I was *en parole*, during the summer of 1795, among the Cheyenne nation, where I lived and spoke with several chiefs…."[11]

Cassettes (small cases) were used to transport small personal effects, such as medicines, knives and forks. A *taureau* was a solid buffalo-hide bag capable of holding up to 40 kg of pemmican, a word with which it became synonymous. A *taureau* was distinguished from a *paqueton*, a bundle of beaver hides.

Another expression unique to the voyageurs is *faire une pipe*.* The voyageurs paddled 15 to 18 hours a day while remaining in good spirits. Every four or five kilometres, they took a break to relax and smoke a pipe. The distance covered between stops ended up being called a *pipe*. Incidentally, voyageurs always had a pipe with them and are generally depicted with one.

* Nowadays, *faire une pipe* is a vulgar expression.

Dans l'Ouest, l'unité monétaire, le « plue », est fondée sur la valeur assignée à une peau de castor. Son équivalent anglais est le *made-beaver* (MB). Au comptoir de la CBH à Fort Albany en 1733, pour une plue, les Indiens pouvaient obtenir l'un ou l'autre des articles suivants : 12 aiguilles, 4 briquets, 2 boîtes de tabac, 2 chemises, 2 couteaux ou 1 couverture. Le « faon » est une unité de mesure correspondant à la quantité contenue dans une peau de faon; soixante faons d'avoine, par exemple, procuraient trois barils de rhum.

Fig. 3 – Le voyageur et son inséparable pipe

Fig. 3—A voyageur with his ever-present pipe

The currency used out West, the *plue*, was equivalent in value to one beaver pelt and therefore called "made beaver" (MB) in English. At the HBC counter at Fort Albany in 1733, Native Americans could get any of the following for one MB: 12 needles, 4 lighters, 2 boxes of tobacco, 2 shirts, 2 knives or 1 blanket. The *faon* is a unit of measurement that corresponds to the quantity a fawn hide can hold; 60 *faons* of oats, for example, could buy three barrels of rum.

Les voyageurs et les trappeurs aménageaient des « caches » généralement le long des cours d'eau. Dans ces fosses de deux mètres de profondeur environ, ils entreposaient des provisions, des marchandises et même des canots en vue d'une utilisation ultérieure. Ils les recouvraient ensuite de peaux séchées, d'herbe, d'écorce et de branchages. Le mot « cache » trouve aujourd'hui de nombreux emplois, dont un en informatique.

The voyageurs and trappers would dig *caches* (hiding places), usually all along a waterway. In these approximately two-metre-deep pits, they would store provisions, goods and even canoes for later use. They would then conceal them with dried hides, grass, bark and branches. The word *cache* is used in many fields today, including computer science.

Depuis 1968, en effet, une « mémoire cache » est une mémoire tampon servant à conserver une copie des instructions et des données fournies par la mémoire centrale et que le processeur utilisera éventuellement. *Cache memory* (mémoire cache) a remplacé *slave-memory*, datant de 1965. Ce sens moderne et analogique du mot « cache » provient directement du vocabulaire des voyageurs. Tout comme les mots « portage » et « prairie », il a pénétré dans la langue courante.

Il est permis de penser que c'est aussi beaucoup par l'intermédiaire des trafiquants, des interprètes et des missionnaires que la langue française s'est enrichie de nombreux amérindianismes, dont *achigan*, *babiche* (*ababich*, en micmac), *caribou*, *maskinongé* et *ouaouaron*.

Fig. 4 – Un portage

Fig. 4—A portage

Since 1968, *cache memory* has been used to describe buffer storage that holds a copy of instructions and data obtained from the main storage and likely to be required by the processor. *Cache memory* replaces *slave memory* dating from 1965. This modern, analog meaning of the word *cache* stems directly from the vocabulary of the voyageurs. As is the case with the words *portage* and *prairie*, it has been assimilated into everyday language.

It would be reasonable to assume that it was largely thanks to the traders, interpreters and missionaries that French has been enriched with so many Amerindian words, such as *achigan* (bass), *babiche* (*ababich* in Mi'kmaq—snowshoe strips), *caribou*, *maskinongé* (muskie) and *ouaouaron* (bullfrog).

De la fourrure à la foresterie

[Traduction] « Le français a été la langue "officielle" du commerce des fourrures », a prétendu l'historienne Grace L. Nute[12]. Cette affirmation n'est que partiellement vraie. S'il est indéniable que dans les forêts, sur les cours d'eau et dans les postes de traite, le français était la langue d'*usage* en raison de la prédominance des Canadiens dans ce commerce, il faut reconnaître que c'est l'anglais qui était la langue *officielle* de cette industrie.

From furs to forestry

"French remained the 'official' language as long as the fur trade flourished," states historian Grace L. Nute.[12] This assertion is only partially true. Although it is undeniable that French was the language used in the forests, on the waterways and at the trading posts, owing to the Canadians' dominance in the fur trade, it should be acknowledged that English was the *official* language of this industry.

Les dirigeants des grandes compagnies de traite – bourgeois, associés, actionnaires – étaient anglophones, et c'est en anglais essentiellement qu'ils administraient leurs affaires à la baie d'Hudson (dans les postes de Churchill, York Factory et Fort Albany), à Londres, à Grand-Portage (renommé Fort William) ou à Montréal, capitale de la traite des fourrures. Très peu de francophones étaient membres, par exemple, du prestigieux Beaver Club de Montréal.

Il n'est pas faux d'affirmer qu'avant la Conquête le français était la langue « officielle » de la traite, mais, à partir de 1760, et surtout après la fondation de la CNO et de l'AFC, le français en a été la *langue de travail*. Si l'on désignait parfois la CNO « *the French company* », c'est uniquement parce qu'elle comptait à son service une très forte majorité de Canadiens français, beaucoup plus que la CBH, qui était la « compagnie des Anglais ».

Vers le milieu du 19e siècle, l'industrie forestière a remplacé la traite des fourrures comme principale activité économique au pays et, peu à peu, la langue des travailleurs forestiers, les *lumberjacks*, a intégré de nombreux anglicismes, l'anglais étant le plus souvent la langue des dirigeants, des fournisseurs et des clients de cette nouvelle industrie. L'histoire ne s'est pas répétée. ■

The large trading company operators—bourgeois, associates and shareholders—were English, and it was essentially in English that they administered their affairs along Hudson's Bay (at the Churchill, York Factory and Fort Albany posts), in London, at Grand-Portage (renamed Fort William) and in Montréal, the capital of the fur trade. Very few Francophones were members of Montréal's prestigious Beaver Club, for example.

It would not be incorrect to say that prior to the Conquest, French was the "official" language of the fur trade, but after 1760 and especially after the founding of the NWC and the AFC, French was the *working language*. Even though the NWC was sometimes referred to as the "French company," this was only because a very large majority of its employees were French Canadian, much more than at HBC, which was the "English company."

In the mid-nineteenth century, the forest industry replaced the fur trade as Canada's main economic activity, and bit by bit many anglicisms crept into the language of the lumberjacks, as English was more often the language of the operators, suppliers and clients in this new industry. History did not repeat itself. ■

Source des illustrations

Figures 1, 3 et 4 – Gravures de Carl W. Bertsch tirées de l'ouvrage de Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, p. 176, 2 et 34.

Figure 2 – Descente des rapides (détail) de Frances Anne Hopkins, 1879, Bibliothèque et Archives Canada, C-002774.

Illustration sources

Figures 1, 3 and 4—Engravings by Carl W. Bertsch, taken from Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, pp. 176, 2 and 34.

Figure 2—*Shooting the Rapids* (detail) by Frances Anne Hopkins, 1879, Library and Archives Canada, C-002774.

Notes

1 Carolyn Podruchny, *Les voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, trad. par Anne-Hélène Kerbiriou, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 4-5.

2 Robert Vézina, « La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850 », dans D. Latin et C. Poirier (codir.), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 144.

3 Janet Lecompte, dans LeRoy R. Hafen (dir.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.

4 Dans Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie's Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c1801], publ. s. la dir. de W. Sheppe, McGill University, 1962, p. 6.

5 *L'attaque de 1763. De Montréal à Michillimakinac*, trad. de l'anglais par Georges Brissette, Septentrion, 2011, p. 66.

6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Institut d'ethnologie, 1945, p. 214.

7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, t. I, p. 133.

8 *Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory*, R. Bentley, 1849.

9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2e éd., Fides, 1979, p. 59.

10 Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 152.

11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, texte établi et annoté par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.

12 *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.

Notes

1 Carolyn Podruchny, *Making the Voyageur World: Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, University of Toronto Press, 2006, pp. 4-5.

2 Robert Vézina, "La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850," in D. Latin and C. Poirier (eds), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 144.

3 Janet Lecompte in LeRoy R. Hafen (ed.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.

4 In Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie's Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c. 1801], McGill University, 1962, p. 6.

5 Alexander Henry in David A. Armour (ed.), *Attack at Michilimackinac 1763*, Mackinac Island State Park Commission, 1971, p. 33.

6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Institut d'ethnologie, 1945, p. 214.

7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, Vol. 1, p. 133.

8 John McLean, *Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory*, R. Bentley, 1849.

9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2nd ed., Fides, 1979, p. 59.

10 Rumilly, *Op. cit.*, p. 152.

11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, text edited and annotated by Fernand Grenier and Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.

12 Grace L. Nute, *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.

Prestige et légitimité linguistique

André Senécal

L'auteur nous présente une recension de l'ouvrage de Chantal Bouchard, *Méchante langue – La légitimité du français parlé au Québec*, paru en 2011 aux Presses de l'Université de Montréal.

Dans un ouvrage précédent*, Chantal Bouchard, linguiste et professeur à l'Université McGill, s'était demandé pourquoi le français parlé au Québec n'avait pas le prestige accordé généralement à la langue française. Dans *Méchante langue*, elle remonte aux sources de cette question, soit la période comprise entre la Révolution française et le milieu du 19e siècle, pour suivre l'évolution et la légitimité de la langue parlée au Québec.

Jusqu'à la Conquête, en 1759, le français parlé en Nouvelle-France est sensiblement le même que celui de la mère patrie. Il est conforme au bon usage contemporain de l'époque, il ne présente aucune différence notable de prononciation ou de syntaxe et il admet tout au plus quelques variations de vocabulaire. La signature du Traité de Paris, en 1763, est témoin du rapatriement vers la France des élites de la Nouvelle-France, donc de cette classe dirigeante qui conditionnait la langue écrite et parlée dans la colonie. Cette dernière, privée des échanges commerciaux et culturels avec la métropole, survit tant bien que mal sous le nouvel occupant. Le clergé et la petite bourgeoisie deviennent la nouvelle classe « dirigeante », mais l'alphabétisation chute de façon dramatique. La langue française se fige et s'archaïse dans cette terre d'Amérique, alors qu'elle continue à évoluer en France.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le moral est bas : le peuple est dominé politiquement par une puissance étrangère, il s'appauvrit, il se sent condamné à un destin médiocre et il en vient à développer une image négative de sa langue, qui est devenue une langue de vaincu. Les Anglo-Canadiens, les Anglais et les Américains considèrent que la langue des Canadiens français n'est pas le véritable français, mais un *French-Canadian patois*. Il serait intéressant de savoir à partir de quelle compétence linguistique ils arrivent à cette conclusion. Quoi qu'il en soit, la vie continue, et le peuple va se servir de sa langue à sa façon et y faire entrer plusieurs amérindianismes pour exprimer des réalités sociales et commerciales qui font partie de son quotidien. La langue anglaise est devenue la langue officielle, mais l'anglicisation tarde à avoir des effets sur la langue du peuple, du fait du peu de contact entre les Canadiens français et les anglophones, sauf dans les villes, où les anglicismes sont plus présents. D'une part, l'anglicisation est plus marquée dans la langue du droit et du commerce, en partie parce que tout (administration, transactions commerciales et affichage) se fait en anglais. D'autre part, la petite bourgeoisie canadienne-française déploie beaucoup d'efforts pour se démarquer du peuple et des dérives de sa langue (français d'Ancien Régime, amérindianismes, phonologie archaïque, entre autres). Cette insécurité linguistique renforce l'hypercorrection et stigmatise les « marqueurs caractéristiques de la langue populaire ».

> *« L'identité entre prestige et légitimité qu'établit l'auteur dans l'équation du statut d'une langue, le français en l'occurrence, est fascinante à plus d'un titre. »*

Après la Révolution française est lancée en France une grande entreprise d'unification linguistique de la nation pour favoriser l'égalité de tous. Il s'agit de donner à la langue française clarté, élégance et précision et de favoriser la communication sur tout le territoire. Les parlers locaux sont éliminés, et des écoles primaires d'État font leur apparition pour permettre au peuple d'accéder à une instruction de base et le faire participer au progrès social.

Dans la colonie britannique qu'est maintenant devenue la Nouvelle-France, chroniqueurs et érudits multiplient à qui mieux mieux les interventions pour que la langue française qui y est parlée « lave plus blanc que blanc ». Il s'agit de mettre de l'ordre dans le français populaire en donnant la primauté à la langue écrite. Si l'anglicisme est rejeté unanimement, d'aucuns admettent certains néologismes propres aux réalités de la colonie, tandis que d'autres adoptent la ligne dure contre tout écart par rapport à la « norme » en vigueur en France. L'insécurité linguistique semble hanter ces intervenants érudits plus que le peuple, si l'on en juge par la violence de leurs condamnations : « le vulgaire » désigne le peuple, on parle de « locutions vicieuses », de

* Chantal Bouchard, *La langue et le nombril : une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002.

« solécisme révoltant », de « provincialisme condamnable », d'« expressions barbares », de « pitoyable langage », et toute erreur est une « faute ». Il y a lieu de se demander si, à l'instar des autorités religieuses, le recours à la culpabilisation est le meilleur moyen d'atteindre l'objectif visé.

L'ouvrage très bien documenté de Chantal Bouchard montre les diverses étapes de la transformation de la langue française au Québec dans une période névralgique. Abandonné à lui-même, le peuple s'est débrouillé avec les moyens du bord et a façonné sa langue – une langue parlée – pour qu'elle réponde à ses besoins, suivant en cela le principe que la nature a horreur du vide. L'identité entre prestige et légitimité qu'établit l'auteur dans l'équation du statut d'une langue, le français en l'occurrence, est fascinante à plus d'un titre. En effet, l'interprétation qu'on lui donne peut être clivée dans un sens ou dans l'autre. D'une part, d'aucuns s'efforcent d'« ennoblir » la langue française parlée au Québec pour la rendre conforme à la langue parlée en France et lui redonner son prestige afin qu'elle participe au maintien de l'identité de souche française et retrouve l'estime des peuples. D'autre part, la présence même d'institutions britanniques au pays oriente ce prestige vers la langue anglaise dominante au détriment de la langue française d'ici, considérée comme un idiolecte et non comme une langue à part entière.

C'est à partir de ce contexte que la langue française parlée au Québec va évoluer en trouvant sur son chemin de nombreux écueils. Elle est tiraillée entre l'utilisation fonctionnelle qu'en fait la population et la correction langagière dont elle est l'objet de la part des érudits de la société. Le dossier est toujours d'actualité, tant il fait intervenir de nombreuses considérations – sociologiques, politiques, psychologiques entre autres – par rapport à ce qu'il est légitime d'inclure dans la langue française parlée au Québec. Lumineux dans son propos, l'ouvrage de Chantal Bouchard permet de compter sur des bases solides pour éclairer le débat. ■

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq

Rester bouche bée

Quiconque croit que *rester bouche bée* signifie « rester muet », c'est-à-dire « rester la bouche fermée », n'a qu'à moitié raison. C'est que le participe passé *bée* dérive du verbe très ancien *béer*, attesté dès 1121 dans le sens de « être grand ouvert ». Tout comme ses cousins *ébahir*, *bâiller*, *rester baba* et *être béant*, le verbe *béer* provient du latin populaire *batare*, soit « rester la bouche ouverte », « bâiller ». L'expression *être*, *demeurer* ou *rester bouche bée* signifie donc « rester muet ou la bouche ouverte d'admiration, d'étonnement, de stupeur », « être surpris au point de ne plus savoir quoi dire ».

En fait, malgré ses airs d'archaïsme, l'expression *rester bouche bée* est relativement nouvelle. Car bien avant *bouche bée*, on a eu *gueule bée*, qui, du 13e au 20e siècle, fut employé pour qualifier un tonneau dont le couvercle a été enlevé. Il en découla le terme *bégueule* (de *bée gueule*, 1470), d'abord un terme d'injure visant les personnes niaises ayant toujours la bouche ouverte, c'est-à-dire la *gueule bée*. Le terme *bégueule* s'appliqua plus tard aux personnes effrontées, ou « grandes gueules ». Le mot évolua encore et *être bégueule* signifie aujourd'hui « être excessivement prude ».

C'est le sens de « rester la bouche ouverte » qui donna lieu à l'emploi de *rester gueule bée* pour décrire la stupéfaction. Mais l'expression ne convenait pas à la langue bourgeoise du 19e siècle, en raison de la vulgarité associée au mot *gueule*. C'est ainsi que *rester bouche bée* fut attestée en 1886.

Rester baba, utilisée un siècle plus tôt, lui a probablement aussi servi de modèle. Cette locution synonyme est encore vivante aujourd'hui dans le sens de « être très étonné ». *Baba*, qui vient d'*ébahir*, a d'abord été une onomatopée marquant la stupéfaction, obtenue par redoublement du radical *ba–*, qui exprime le mouvement des lèvres (*babiller*, *babine*). On l'employait également comme un nom propre dans l'expression *rester comme Baba* ou *rester comme Baba, la bouche ouverte*.

Rester bouche bée ou baba, être ébahi, abasourdi, stupéfait ou encore sans voix (en anglais : *to be/to stand open-mouthed*, *to be flabbergasted*, *to be gobsmacked*, *to be stunned*, *to stand gaping*)... Toutes ces expressions veulent dire la même chose : être si étonné qu'on reste la bouche ouverte sans rien dire. ■

The Word Geek

Barbara McClintock

Alphabet soup

It is common knowledge that public servants and military personnel overuse abbreviations, acronyms and initialisms (AAIs). Acronyms and initialisms are both types of abbreviations. The main difference between them is that acronyms are pronounced as words, whereas in initialisms letters are pronounced separately.

The addiction to AAIs has spread as a result of their importance in electronic communications, where space is at a premium. Texting is rife with AAIs and much has been written on the subject. Initialisms such as LOL (laughing out loud) and OMG (oh my God) and symbols such as ♥ are entries in the *Oxford English Dictionary*. When used as text and tweet shortcuts, they may actually save you from a trip to the hospital for carpal tunnel surgery! AAIs that may be misunderstood should be spelled out on the first reference to clarify the meaning for readers. As an added benefit, this helps avoid translation mistakes.

Recently, I have noticed that many people are unaware of when to use articles with abbreviations. Articles are not a problem with acronyms, which are pronounceable as words, unless there is some confusion about whether or not they should be pronounced as a word. This confusion sometimes occurs with abbreviations of French expressions, such as *Collège d'enseignement général et professionnel*. *CEGEP* is pronounced as a word so it is an acronym. However, according to usage, *CEGEP* is considered an abbreviation for a college in English, e.g. John Abbott College. It is thus an exception to the pronunciation rule.

To confirm my theory about the use of articles with abbreviations, I conducted an informal poll. One of my colleagues advised me to check organization websites as a definitive source of reference. That can work, but it sometimes leads to more confusion. Although the people running the largest federal government union, the Public Service Alliance of Canada (PSAC), undoubtedly have more important things to think about these days, there are inconsistencies in how PSAC is written on its website. In the *About the Public Service Alliance of Canada* section, the description switches from *the PSAC* to *PSAC* and contains some awkward wording to boot:

> The PSAC is working to achieve a compassionate and inclusive society free of sexism, racism, homophobia and all other forms of discrimination.... PSAC is committed [to] defending access to quality public services, and to social justice through emergency relief funding [of] antipoverty and development work both in Canada and around the world.

PSAC is an acronym because most people pronounce it as a word. Acronyms are treated as proper nouns so they do not need an article. Thus, it would be better to write: *PSAC is working*.... If the writer or translator is unsure, he or she (please note that I did not say *they*) should at least decide to use one form or the other and then be consistent.

In any case, guidelines for abbreviations are simple. Just look at what the abbreviation means and, when there is a noun that indicates the entity, use an article (a, an or the). This also applies to French names, such as the *Autorité des marchés financiers*. The AMF is Quebec's financial industry regulatory authority.

GUIDELINES FOR ABBREVIATIONS	
Acronyms	
Public Service Alliance of Canada	PSAC
Technology, Entertainment and Design	TED
Initialisms	
The International Monetary **Fund**	The IMF
The ***Autorité*** *des marchés financiers*	The AMF

Initialisms, which have become all the rage with Web 2.0, are even used as verbs, although not in formal writing. There is currently some debate about how to write the verb forms of initialisms such as *cc* for *carbon copy*, which has been given a new life with email. What is the answer to this bad pun: *CC-ing is believing*? Lolled or lol'd?

Informal

I cc'ed (or cc'd) him yesterday.

Formal

I sent him a true copy (or copy) yesterday.

Since carbon paper has gone the way of the dinosaur, *true copy* has become more popular in legal writing. ■

Notes

1. Amy Lee, "LOL, OMG, ♥ Added To The Oxford English Dictionary," *The Huffington Post*, May 25, 2011, http://www.huffingtonpost.com/2011/03/24/lol-omg-oxford-english-dictionary_n_840229.html.
2. "About the Public Service Alliance of Canada," November 21, 2011, http://www.psac-afpc.com/about/about-e.shtml.
3. "Articles with abbreviations," Language and Learning Online, Monash University, http://www.monash.edu.au/lls/llonline/grammar/engineering/articles/9.xml.

Les réseaux fédéraux et nationaux de terminologie : un partenariat gagnant

Federal and national terminology networks: A win-win partnership

Francine Gosselin

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Les attentes sont fortes! Chaque année, depuis onze ans, le Symposium du Conseil fédéral de terminologie réunit des passionnés de terminologie. La vitalité de ce réseau, mis sur pied en 1998 sous le nom de *Réseau des gestionnaires d'ensembles terminologiques*, ne s'est jamais démentie, comme en fait foi le succès du 11e Symposium du Conseil, tenu le 3 mai dernier, à Gatineau. Le thème choisi cette année, *Nom d'une source!*, évoque non seulement la recherche et la validation de sources terminologiques mais aussi la problématique des droits d'auteur.

Près de 130 participants ont répondu à l'appel. Ils venaient principalement des services linguistiques de ministères et d'organismes fédéraux et de gouvernements provinciaux et territoriaux. D'autres venaient d'universités canadiennes, du secteur privé et d'organismes de promotion de la terminologie, tels le Comité mixte sur la terminologie au Canada, l'Association de l'industrie de la langue et le Centre de recherche en technologies langagières. Tous ont pu apprécier les conférences offertes sur les droits d'auteur, les sources terminologiques du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles), la terminologie pratiquée à l'Aviation royale canadienne, la néologie vue à travers l'élaboration d'un vocabulaire français inédit traitant d'une jeune discipline sportive, le disque d'équipe (*ultimate frisbee*), ou encore les sources documentaires en traduction médicale. Ajoutez à cela un jeu linguistique stimulant, création originale de langagiers du Bureau de la traduction, et une table ronde permettant aux participants de poser des questions plus pointues, et vous avez là une journée des plus satisfaisantes.

Le lendemain, c'était au tour du Conseil national de terminologie de tenir sa 8e Rencontre annuelle. Les téléconférences, c'est très pratique, mais se voir en personne, c'est tellement plus dynamique et efficace! Quinze représentants de huit provinces et territoires canadiens ont parlé de leurs défis, de leurs réussites, de leurs priorités, ainsi que des partenariats qu'ils ont établis. Les six représentants du Nunavut ont particulièrement bien décrit la situation de l'inuktitut sur leur territoire : trop peu de terminologie existante pour les besoins grandissants et l'urgence de préserver et de moderniser la langue. Après cette réunion, la journée s'est poursuivie avec une présentation d'ONTERM, la base de données terminologiques du gouvernement de l'Ontario. L'après-midi a été consacré à un atelier sur LinguisTech et ses outils d'aide à la traduction.

▸ Suite à la page 29

The bar is set high! Every year for the past 11 years, the Federal Terminology Council (FTC) Symposium has brought together people who are passionate about terminology. The vitality of this network, established in 1998 as the Terminology Managers Network, never wanes, as evidenced by the success of the 11th FTC Symposium, held on May 3 in Gatineau. The theme chosen for this year, *By Jove! Sources are what it's all about*, suggests not only the search for and validation of terminology sources but also the problems of copyright.

Close to 130 participants responded to the call. They primarily came from the language units of federal departments and agencies as well as provincial and territorial governments. Others represented Canadian universities, the private sector and terminology promotion organizations, such as the Joint Committee on Terminology in Canada, the Language Industry Association and the Language Technologies Research Centre. Everyone enjoyed the presentations on copyright, PAJLO (Promoting Access to Justice in Both Official Languages) terminology sources, terminology at the Royal Canadian Air Force, neology seen through the development of a groundbreaking French vocabulary on a fairly new sport (Ultimate Frisbee) and documentary sources in medical translation. Add to all that a stimulating language quiz—an original creation by some Translation Bureau language professionals—and a round table where participants could ask more specific questions, and you had a very satisfying day.

The next day, it was the National Terminology Council's turn to hold its 8th annual meeting. While teleconferencing is very practical, seeing each other in person is so much livelier and more effective! Fifteen representatives from eight of Canada's provinces and territories spoke about their challenges, successes and priorities as well as the partnerships they had established. The six representatives from Nunavut vividly described the situation in their territory in relation to Inuktitut: too little terminology available for the growing needs and the urgency of preserving and modernizing the language. After that meeting, the day continued with a presentation on ONTERM, the Government of Ontario's terminology database. The afternoon was devoted to a workshop on LinguisTech and its translation tools.

▸ Continued on page 29

El Rincón Español

Irma Nunan

La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad

¿Puede usted imaginar un mundo con estructuras de tamaño de un **nanómetro**, es decir, una milmillonésima parte de un metro? Para tener idea de esto, no hay más que observar una célula bajo el microscopio e imaginar un objeto más pequeño que dicha célula. Pues bien, la ciencia ficción se ha convertido en realidad y gracias a la **nanociencia** y a la nanotecnología, el **nanomundo** es algo real, tangible y posible.

En el nanomundo existen ejemplos claros y prácticos de la utilización de la nanotecnología al servicio de la humanidad. Podemos citar tres casos: el uso de **nanocápsulas** que contienen medicamentos cuyo efecto farmacológico es seguro y eficaz en el tratamiento de enfermedades como el cáncer; la **nanolitografía**, que permite la grabación de circuitos de pequeña escala sobre sustratos semiconductores, lo cual era imposible en el pasado y los nanocidas que contienen pesticidas que utilizan propiedades selectivas de adhesión sobre las partes de los organismos vegetales que se desean proteger.

La **nanobiología**, la **nanobiotecnología**, la nanocosmética, la **nanoelectrónica**, la nanoindustria, la nanoinformática, la **nanomecánica**, la **nanorobótica**, la **nanoquímica**, entre otras, son ramas de la nanociencia, la cual se encarga del estudio y comprensión de los fenómenos que ocurren en los materiales de tamaño **nanométrico**. Por su parte los **nanoagregados**, las nanocápsulas, las nanoemulsiones, las nanoesferas, los nanofármacos, las nanopartículas, los **nanosensores**, los **nanotubos de carbón**, entre otros, son instrumentos y productos fabricados mediante la aplicación de la nanotecnología, cuyo objetivo es estudiar la estructura, control y manipulación de materiales, sustancias y dispositivos a nivel de **nanoescala**.

La nanobiotecnología, la **nanofabricación** de materiales y la nanoelectrónica son los sectores de nanotecnología más desarrollados y utilizados hoy en día. Siendo la nanoelectrónica la más popular debido a que con el uso de dispositivos electrónicos y computadoras a escala nanométrica o nanoescala se logra una mayor velocidad de operación y una buena disminución de costes.

Actualmente, los **nanotecnólogos**, profesionales que estudian y manipulan directamente las **nanoestructuras** tales como átomos, móleculas, proteínas y células, son capaces de diseñar y de fabricar múltiples productos, instrumentos y objetos nanométricos que sirven para obtener **nanomateriales** que tienen aplicaciones específicas en: la detección temprana de enfermedades y la elaboración de fármacos; la ingeniería de tejidos; la fabricación de cintas de grabado magnético; los bloqueadores de sol; los catalizadores de automóviles; en la industria textil; las fibras ópticas; los marcadores biológicos en genética; el nanoetiquetado de billetes; los hormigones reforzados, cementos y asfaltos en la industria de la construcción; los conductores de la electricidad; el almacenamiento de información, por citar algunos.

Para finalizar, podemos decir que la nanotecnología es una herramienta que seguirá revolucionando la forma y calidad de vida del ser humano tanto desde el punto de vista económico como social, por lo cual se hace imprescindible el uso de ella en una forma adecuada y ética a fin de obtener resultados positivos y favorables.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la nanotecnología. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
carbon nanotube	nanotube de carbone (n.m.)	nanotubo de carbono (m.)
gold nanoparticle	nanoparticule d'or (n.f.)	nanopartícula de oro (f.)
molecular nanotechnology	nanotechnologie moléculaire (n.f.)	nanotecnología molecular (f.)
multi-walled carbon nanotube	nanotube multiparoi (n.m.)	nanotubo de carbono de pared múltiple (m.)
nanobiology	nanobiologie (n.f.)	nanobiología (f.)
nanobiotechnology	nanobiotechnologie (n.f.)	nanobiotecnología (f.)
nanocapsule	nanocapsule (n.f.)	nanocápsula (f.)
nanochemistry	nanochimie (n.f.)	nanoquímica (f.)
nanocluster	nanoamas (n.m.)	nanoagregado (m.)
nanodrug	nanomédicament (n.m.)	nanomedicamento (m.)
nanoelectronics	nanoélectronique (n.f.)	nanoelectrónica (f.)
nanoencapsulation	nanoencapsulation (n.f.)	nanoencapsulación (f.)
nanofabrication	nanofabrication (n.f.)	nanofabricación (f.)
nanolithography	nanolithographie (n.f.)	nanolitografía (f.)
nanomachine	nanomachine (n.f.)	nanomáquina (f.)
nanomaterial	nanomatériau (n.m.)	nanomaterial (m.)
nanomechanical logic gate	porte logique nanomécanique (n.f.)	puerta lógica nanomecánica (f.)
nanomechanical system	nanosystème mécanique (n.m.)	sistema nanomecánico (m.)
nanomechanics	nanomécanique (n.f.)	nanomecánica (f.)
nanomedicine	nanomédecine (n.f.)	nanomedicina (f.)
nanometre	nanomètre (n.f.)	nanómetro (m.)
nanometric	nanométrique	nanométrico
nanorobotics	nanorobotique (n.f.)	nanorobótica (f.)
nanoscale	nano-échelle (n.f.)	nanoescala (f.)
nanoscience	nanoscience (n.f.)	nanociencia (f.)
nanosensor	nanocapteur (n.m.)	nanosensor (m.)
nanostructure	nanostructure (n.f.)	nanoestructura (f.)
nanotechnologist	nanotechnologue (n.m./n.f.)	nanotecnólogo (m.)
nanotechnology	nanotechnologie (n.f.)	nanotecnología (f.)
nanoworld	nanomonde (n.m.)	nanomundo (m.)

Bibliografía

Nanomedicina. [http://www.juntadeandalucia.es]. (20120531)

Nanotecnología y nanociencia. [http://www.euroresidentes.com]. (20120531)

Nanociencia y nanotecnología. [http://www.uv.mx/cienciahombre/revistae/vol23num2/articulos/nanociencia/]. (20120531)

Et si ma vie se traduit en « je t'aime »...*

Love's labour, never lost: A career in translation

Paul Leroux

L'amour… avec un grand A, comme dirait l'animatrice Janette Bertrand. Ce n'est pas du tout une expression qu'on associe souvent à la traduction, encore moins à la fonction publique. Et pourtant, si jamais il fut un seul mot qui pourrait résumer ma carrière en tant que traducteur, c'est bien celui-là.

Que voulez-vous? Je me targue d'être romantique, sentimental, don Quichotte, idéaliste au sens propre, platonicien qui croit encore aux grands idéaux, dont ceux de l'amour, de la beauté, de l'amour de la beauté. Dans un monde où triomphent désormais le matérialisme, l'utilitarisme et le pragmatisme, je suis parmi les derniers à épouser ces idéaux, bref un vieux de la vieille.

Bien sûr, comme tout le monde, je travaille pour gagner mon pain, pour payer les comptes. Mais cela ne me suffit pas, cela ne m'a jamais suffi, comme motif pour me réveiller tôt quand j'aimerais mieux faire la grasse matinée, pour endurer la grisaille d'un temps maussade et les frustrations de la circulation, pour encaisser les demandes parfois déraisonnables des clients, les délais serrés, le travail souvent ingrat et sans remerciement.

Même si je n'étais pas rémunéré pour le faire, je crois que je serais devenu traducteur, pour mon propre plaisir. À l'adolescence déjà, je m'amusais à traduire en français (ou en espagnol) des nouvelles ou des chapitres de romans. Ce fut pour moi une joie, un délice.

Il y a quelques années, j'ai confié à un de mes anciens chefs de service que, pour moi, la traduction n'était pas uniquement un boulot, un métier, une profession, mais un véritable sacerdoce. (J'ai également déjà parlé des « vestales » de la langue, qui en maintiennent et ravivent la flamme.) Si cette conversation avait lieu aujourd'hui, j'emploierais plutôt le mot *apostolat* : apostolat de la langue dans toute sa clarté, sa simplicité... et, oui, sa beauté.

En fin de compte, je le réitère, c'est par amour que j'ai pu survivre et même m'épanouir au cours d'une longue carrière (trente ans!) en traduction : amour du service à autrui, amour du défi qu'on me lançait quotidiennement, amour de la langue, des langues, pour ce qu'elles sont.

« C'est un beau cadeau, l'amour en héritage », chante Nana Mouskouri. Quand viendra le moment de quitter le Bureau de la traduction, ainsi que la fonction publique du Canada, voilà le legs que je voudrais laisser à ceux et celles qui suivront.

Love. It certainly isn't a word you often associate with translation, much less with the public service. Yet, if I could sum up my career as a translator in one word, that's definitely the one I would choose.

What can I say? I consider myself romantic, sentimental, quixotic, an idealist in the strict sense of the word, like the philosopher Plato. I still believe in lofty ideals, including love, beauty and love of beauty. In a world now dominated by materialism, utilitarianism and pragmatism, I am among the last to embrace these ideals, one of the old guard.

Like everybody else, of course, I work to put bread on the table and pay the bills. But that isn't enough, and has never been enough, of a reason to get up early when I'd rather sleep late, to brave miserable weather and the frustration of traffic, to put up with sometimes unreasonable requests from clients, tight deadlines, and an often thankless task.

Even if I wasn't paid, I think I would have become a translator anyway for my own amusement. Even as a teenager, I enjoyed translating short stories or chapters from novels into French or Spanish. For me, that was a joy and a pleasure.

A few years ago, in a conversation with one of my former section heads, I said that, for me, translation wasn't just a job or an occupation. No, I declared in all seriousness, for me, it was a vocation, a priesthood. (I have also written somewhere about "vestals" of language, keeping its bright flame alive.) If I had that conversation again today, I think I would say "apostolate," the apostolate of language in all its clarity, simplicity and, yes, beauty.

I'll say it again—ultimately, it is love that has enabled me to survive and even thrive over the course of a 30-year career in translation: love of service to others, love of meeting a daily challenge, love of language and languages, in and for themselves.

C'est un beau cadeau, l'amour en héritage, sings Nana Mouskouri. That translates into English as "A legacy of love is a beautiful gift." When the time comes for me to leave the Translation Bureau and the Public Service of Canada, that is the legacy I hope to leave behind.

* Le titre français de cet article est inspiré d'une chanson de Nana Mouskouri, « L'amour en héritage ».

L'art de la traduction : création ou recréation?

La traduction n'est pas un travail créateur, en ce sens qu'on traduit la pensée d'autrui au lieu d'exprimer la nôtre. Le traducteur doit même s'effacer, se rendre invisible, transparent, diaphane.

Néanmoins, si nous ne sommes pas des créateurs au sens propre, je crois que nous pouvons très légitimement prétendre « recréer », dans la langue cible, de par notre choix et agencement des mots, les idées véhiculées dans la langue d'origine.

Tout comme les chansonniers, nous créons de la musique : la mélodie, l'harmonie, le rythme des mots. Évidemment, les textes que nous traduisons ne demandent pas tous la même sonorité, loin de là. Et puis, nous ne nous produisons pas sur scène. Nous nous trouvons dans la fosse d'orchestre. Mais, de là, sans qu'on nous aperçoive, nous manions magistralement la baguette.

En 1915, le poète allemand Rainer Maria Rilke a écrit dans une lettre à un ami : « Notre métier [en tant qu'artistes] a-t-il un autre but que de susciter, sous une forme pure, grande et libre, des occasions de transmutation… »

Nous sommes également des artistes, en quelque sorte, nous les traducteurs. Sachons susciter autant d'occasions de transformer le monde un tant soit peu, d'y ajouter une plus-value, d'y apporter un peu de grâce, de beauté… et, pourquoi pas, d'amour. ■

The art of translation: creation or re-creation?

Translation is not a creative endeavour, in the sense that we translate other people's thoughts, rather than expressing our own. Indeed, translators must make themselves invisible and transparent, and be neither seen nor heard.

But even though we may not be creators, strictly speaking, I think we can quite legitimately boast of "recreating" in the target language, by our choice and arrangement of words, the ideas that the source language seeks to convey.

Just like songwriters, we create music in our own way: the melody, the harmony, the rhythm of words. Obviously, the texts we translate do not always require the linguistic equivalent of a symphony. Moreover, we do not appear on stage (as it were), only in the orchestra pit. But there, sight unseen, we masterfully direct with our conductor's baton.

In 1915, the German poet Rainer Maria Rilke wrote, in a letter to a friend, "Does our craft [as artists] have any other purpose than to create opportunities for transformation, in a pure, grand and free form?"

As translators, we too are artists after a fashion. Let us create similar opportunities to transform, to change the world in our own modest way, to make it a tiny bit better, to endow it with a little grace, beauty and—why not?—perhaps even love. ■

L'équipe de *L'Actualité langagière* félicite Paul Leroux, lauréat 2012 du Prix de la présidente-directrice générale du Bureau de la traduction. En honorant M. Leroux, le Bureau reconnaît sa contribution exceptionnelle à l'organisation et l'excellence soutenue de son travail pendant une longue période. Bravo, M. Leroux!

The *Language Update* team congratules Paul Leroux, recipient of the Chief Executive Officer's Award for 2012. In honouring Mr. Leroux, the Bureau recognizes his outstanding contribution to the organization and the sustained excellence of his work over a long period. Bravo, Mr. Leroux!

Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Emma Harries

Mémoires de traduction et traduction automatique

Selon nos partenaires du Conseil national de recherches du Canada (CNRC), ce dont je vais vous parler est presque du réchauffé. Selon moi, c'est passé complètement sous le radar des langagiers.

La traduction automatique (TA) donnera souvent des phrases d'aussi bonne qualité, voire meilleures, que celles de la mémoire de traduction quand on a affaire à des correspondances floues* de haute qualité (pourcentage de correspondance élevé).

Selon ce qu'ils nous disaient, cet énoncé vaut pour les correspondances floues allant de 85 % à 98 %, ou quelque chose du genre, si ma mémoire est bonne. Je reviendrai sur ces chiffres plus loin.

Les chercheurs nous avaient souvent dit que le texte qui se traduit bien à la machine, c'est typiquement celui pour lequel la mémoire de traduction donne beaucoup de résultats.

J'avais tendance à me demander : « D'accord, mais pourquoi alors fouiller dans la TA quand je suis déjà bien servi par la mémoire? » À qualité égale ou inférieure, désolé pour la TA, mais je m'en fiche complètement!

Quand ils nous ont mentionné l'an dernier que dans bien des cas, la qualité est **meilleure**, ça dépassait le champ de la recherche pure! C'est exactement mon mandat d'essayer de trouver l'utilisation optimale des meilleurs outils.

Est-il vrai que la TA peut donner de meilleures ébauches de phrases qu'une bonne correspondance floue? Le cas échéant, à quelle fréquence? Est-ce simplement parce que la TA, contrairement aux mémoires de traduction, peut reconstituer des parties de phrases redondantes?

J'ai donc demandé des exemples de sorties aux chercheurs du CNRC qui, hélas, n'avaient pas conservé les données. Je gardais donc l'esprit ouvert, mais je n'allais pas passer mon temps à tenter de confirmer ou d'infirmer la chose.

* Pour une phrase à traduire, une phrase déjà traduite dont un pourcentage élevé (80 % ou 90 %) des mots en langue source sont les mêmes, à peu près au même endroit.

Translation memories and machine translation

For our partners at the National Research Council of Canada (NRC), there's nothing new about what I discuss below. But as far as I know, it's not yet on the radar of language professionals.

Machine translation will often produce sentences that are just as good as, or even better than, high-quality translation memory fuzzy matches* (with a high match percentage).

The researchers told us that the above statement applies to fuzzy matches in the 85% to 98% range, or something like that, if I recall correctly. I'll come back to these figures later.

They had also often told us that the texts that a machine translates well are typically those for which a translation memory produces a large number of hits.

My usual reaction was: "All right, but why should I bother with machine translation if the translation memory already serves my purposes well?" If the quality of a machine translation is the same as or poorer than memory results, then sorry, but I'm really not interested!

So when they mentioned last year that in many cases, the quality is **better**, I realized that machine translation had gone beyond the field of pure research! In fact, it fell squarely within my mandate: try to find the optimal use of the best tools.

Was it true that translation engines could produce better draft sentences than good fuzzy matches? And if so, then how often? Was it simply because translation engines, unlike translation memories, can piece together sentence fragments that are repeated?

So I asked for examples of output from the NRC researchers, who unfortunately had not kept any data. Although I kept an open mind, I wasn't going to spend my time trying to confirm or refute their findings.

* For a given sentence to be translated, a source sentence already translated that contains 80% or 90% of the same words approximately in the same position.

Puis, pendant que je cherchais des moyens d'améliorer les mémoires de traduction et que je comparais par curiosité les résultats avec ceux de nos moteurs de traduction faits à partir du système PORTAGE du CNRC et de nos corpus, ma surprise fut triple :

1. J'ai trouvé de nombreux cas où la sortie de la machine demandait moins de révision que celle d'une gigantesque « mémoire » dont je dispose (près d'un milliard de mots).
2. Contrairement à ce que le CNRC aurait voulu comme paramètres idéaux pour un test, la mémoire et le moteur de TA ne contenaient pas rigoureusement la même chose, mais les résultats sont là quand même… En fait, nos moteurs ne sont même pas parfaitement optimisés (regroupement de textes semblables seulement).
3. Ça reste souvent vrai même pour des phrases dont le seuil de redondance* est de 70 %.

Je ne dis pas que, dans tous les cas, la TA donne de meilleurs résultats. Mais je ne dis pas le contraire non plus. Je précise simplement qu'à l'heure actuelle, on se priverait de sorties intéressantes si on ne mettait pas la TA aussi à contribution.

Voici donc quelques exemples probants dans l'un ou l'autre cas. Je n'ai pas encore compilé de statistiques et je n'ai pas vraiment l'intention de le faire pour l'instant. J'ai vu suffisamment de cas où le résultat de la TA est aussi bon sinon meilleur que celui de la mémoire.

J'ai même pu vérifier que si je voulais rassembler les morceaux à l'aide d'un algorithme simple à partir de la mémoire, ça ne donnerait pas toujours de meilleurs résultats non plus.

Voici un cas où la mémoire donne un meilleur résultat que nos moteurs; la TA donne aussi un excellent résultat.

La phrase à traduire :

In the 3rd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over $30M is close to the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

Voici ce que la gigantesque **mémoire** contient de plus proche (en gras dans la colonne de gauche, les différences; dans la colonne de droite, ce que je modifierais).

*In the **2nd** quarter of 2011-2012, the performance of Real Property projects over $30M is **in line** with the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.*	Pour le **deuxième** trimestre de 2011-2012, le rendement des projets immobiliers de plus de 30 M$ est **conforme à** l'objectif de mesure du rendement voulant que 90 % des projets respectent leurs paramètres approuvés ou les dépassent.

* En gros, pour une phrase à traduire, environ 70 % des mots d'une phrase traduite sont les mêmes et à peu près au même endroit en langue source.

Then, when I was looking for ways to improve our translation memories and out of curiosity compared translation memory results with output from our translation engines (developed using NRC's translation engine, PORTAGE, and our corpora), I was very surprised:

1. I found many cases where the machine translation required less revision than the results from a gigantic translation memory I use (nearly a billion words).
2. Although the parameters were not what NRC would have recommended as ideal for a test, i.e. the translation memory and the translation engine did not contain exactly the same data, the results were still good, despite the fact that our engines are not perfectly optimized (groupings of similar texts only).
3. This was often the case even for sentences whose fuzzy factor* was 70%.

I'm not saying that translation engines produce better results in all cases. But I'm not saying the opposite either. I'm simply saying that at this time, we would be depriving ourselves of useful output if we didn't use translation engines.

Below are a few representative examples of both cases. I have not yet compiled statistics and don't really plan on doing so for the time being. I've seen enough cases where the machine translation output was as good as, if not better than, the memory results.

I was even able to verify that combining segments using a simple algorithm in the memory would not always produce better results either.

Here's a case where the memory produced a better result than our engines, but note that the engine also produced excellent output.

Sentence to be translated:

In the 3rd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over $30M is close to the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

This is the closest match that the gigantic **translation memory** found (in the left column, I've highlighted the differences, and in the right column, what I would change):

*In the **2nd** quarter of 2011-2012, the performance of Real Property projects over $30M is **in line** with the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.*	Pour le **deuxième** trimestre de 2011-2012, le rendement des projets immobiliers de plus de 30 M$ est **conforme à** l'objectif de mesure du rendement voulant que 90 % des projets respectent leurs paramètres approuvés ou les dépassent.

* 70% of the words in the sentence to be translated are the same as the words of an already translated sentence in source language.

Traduction du moteur de TA du Bureau (réalisé à l'aide de PORTAGE du CNRC) :

(en gras, les parties que je modifierais pour que la traduction soit valable)

Au cours du 3e trimestre de 2011-2012, l'exécution de projets immobiliers de plus de 30 M$ est près de la mesure du rendement cible de 90 % des projets **en** respectant ou **en** dépassant les paramètres de **projet approuvés**.

Traduction de Google Traduction

Au **3ème** trimestre de 2011-2012, la performance des projets immobiliers **sur** 30 millions de dollars est proche de la cible **Mesure** du rendement de 90% des projets **atteignent** ou **dépassent** leurs **paramètres des projets approuvés**.

Maintenant, voici un exemple où la TA demanderait moins d'interventions que le contenu récupéré de la mémoire :

Four of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since September 30th, 2011.

Les deux phrases les plus ressemblantes de la mémoire de traduction :

***These three** 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since **March 31st** 2011.*	La note de rendement de ces **trois** projets, qui sont considérés comme étant « à risque », n'a pas changé depuis **le 31 mars** 2011.
***Three** of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since **June 30th**, 2011.*	La cote de rendement de **trois** projets considérés comme étant « à risque » n'a pas changé depuis **le 30 juin** 2011.

Traduction du moteur du Bureau

Quatre des projets « à risque » **n'ont aucun** changement dans la cote de rendement globale depuis le 30 septembre 2011.

Ici, il suffit d'ajouter le mot « connu » entre les deux mots en gras, et le tour est joué. Il me semble donc que c'est la « meilleure » solution, mais je ne prétends pas être un spécialiste du domaine.

Traduction de Google Traduction

Quatre «à risque» des projets n'ont pas eu changement de notation de la performance globale depuis Septembre 30th, 2011.

Voici enfin un dernier cas où, vraiment, j'ai été épaté :

Moreover, the revised Client Feedback Questionnaire (CFQ) includes the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

Traduction du moteur du Bureau

De plus, la version révisée du questionnaire de rétroaction des clients (CFQ) comprend les huit questions fondamentales de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandée** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Traduction de Google Traduction

En outre, le questionnaire du **client révisé** Commentaires (CFQ) comprend les questions fondamentales **huit** de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandés** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

This is what the Bureau's translation engine (developed using PORTAGE) produced (what I would change to make the translation correct is highlighted):

Au cours du 3e trimestre de 2011-2012, l'exécution de projets immobiliers de plus de 30 M$ est près de la mesure du rendement cible de 90 % des projets **en** respectant ou **en** dépassant les paramètres de **projet approuvés**.

And here's the Google Translation output:

Au **3ème** trimestre de 2011-2012, la performance des projets immobiliers **sur** 30 millions de dollars est proche de la cible **Mesure** du rendement de 90% des projets **atteignent** ou **dépassent** leurs **paramètres des projets approuvés**.

Now, let's look at an example where the machine translation would require fewer changes than the memory result:

Four of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since September 30th, 2011.

These are the two closest hits found by the translation memory:

***These three** 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since **March 31st** 2011.*	La note de rendement de ces **trois** projets, qui sont considérés comme étant « à risque », n'a pas changé depuis **le 31 mars** 2011.
***Three of** the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since **June 30th**, 2011.*	La cote de rendement de **trois** projets considérés comme étant « à risque » n'a pas changé depuis **le 30 juin** 2011.

This is the Bureau's translation engine output:

Quatre des projets « à risque » **n'ont aucun** changement dans la cote de rendement globale depuis le 30 septembre 2011.

All you'd have to do to the above sentence is add the word *connu* between the two highlighted words—it's that easy. This therefore seems like the "best" solution to me, although I know I'm no specialist in the field.

And here's the Google Translation output:

Quatre «à risque» des projets n'ont pas eu changement de notation de la performance globale depuis Septembre 30th, 2011.

This final example seriously impressed me:

Moreover, the revised Client Feedback Questionnaire (CFQ) includes the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

This is the Bureau's translation engine output:

De plus, la version révisée du questionnaire de rétroaction des clients (CFQ) comprend les huit questions fondamentales de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandée** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Here's the Google Translation output:

En outre, le questionnaire du **client révisé** Commentaires (CFQ) comprend les questions fondamentales **huit** de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandés** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Ce que je trouve dans la mémoire :

***In addition**, the Client Feedback Questionnaire (CFQ) **is being** revised **to include** the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.*	De plus, nous **sommes à réviser** le questionnaire de rétroaction de la clientèle **afin d'y inclure** les huit questions fondamentales de l'Outil de mesures communes (OMC) recommandées par le Secrétariat du Conseil du Trésor (SCT).

J'ai beau ne pas être un spécialiste du domaine, je peux constater que la phrase produite par le moteur de TA est à peu près impeccable.

Et j'en ai vu d'autres, beaucoup d'autres. ■

And this is what I found using the translation memory:

***In addition**, the Client Feedback Questionnaire (CFQ) **is being** revised **to include** the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.*	De plus, nous **sommes à réviser** le questionnaire de rétroaction de la clientèle **afin d'y inclure** les huit questions fondamentales de l'Outil de mesures communes (OMC) recommandées par le Secrétariat du Conseil du Trésor (SCT).

Although I'm no specialist in the field, I can tell that the sentence produced by the translation engine is nearly perfect.

And there were more like it, many more. ■

Glanure

Loin du style décomplexé et **clivant** *de son prédécesseur, le nouveau président s'est engagé à servir son pays « avec le dévouement et l'exemplarité qu'exigent ces fonctions »…*

Le Devoir, 7 mai 2012

All the Buzz

*Lussier and Lapwood are just two examples of successful "***solopreneurs***" in* The $100 Startup*, a bestselling book that shows you how to start a business without a bank loan or an M.B.A. or a 60-page business plan.*

Maclean's, July 9, 2012

▸ Suite de la page 21

En raison de la richesse du dialogue et de l'échange des expériences, les liens de confiance qui se tissent au fil de ces rencontres sont indéniables. Les outils d'aide à la terminologie et les avancées de la technologie contribuent certes au maintien de relations suivies avec les conseils de terminologie, mais d'aucuns admettront que les rencontres annuelles cimentent encore davantage ces réseaux plus que précieux.

À l'année prochaine! ■

▸ Continued from page 21

Given the steady flow of meaningful dialogue and the sharing of experiences, the connections that the participants make at these meetings are undeniable. The terminology tools and advances in technology certainly help maintain close ties with the terminology councils, but some would say that the annual meetings solidify these vital networks even further.

Looking forward to next year! ■

L'OTTIAQ : 20 ans déjà!

20 years already for OTTIAQ!

Johanne Boucher

Translation: Tom Healy

Qui aurait pu prévoir comment l'accession des membres de la Société des traducteurs du Québec (STQ) au système professionnel québécois, par la création en 1992 de la Corporation des traducteurs et interprètes du Québec* et la réserve des titres de traducteur agréé, d'interprète agréé et de terminologue agréé et de leurs équivalents féminins, allait réellement changer leur pratique? Naturellement, au cours des longues années de préparation à l'obtention de cette reconnaissance, les nombreux membres de la STQ qui y ont activement participé et tous ceux qui ont suivi de près ou de loin les démarches, ont échafaudé bien des hypothèses. Certaines de ces prévisions se sont avérées et d'autres non. La réalité a souvent pris le pas sur la théorie. Alors, comment l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec a-t-il évolué au cours de ses vingt premières années?

Force est de reconnaître que le simple fait d'avoir doublé son effectif, le nombre de membres dépassant maintenant les deux mille, assoit solidement la crédibilité de l'OTTIAQ et en fait le plus grand regroupement de langagiers agréés au Canada. Cette taille lui donne des moyens importants, mais lui impose aussi certaines contraintes. On ne peut gérer les ressources humaines, matérielles et financières de l'Ordre sans plan stratégique ou sans rendre des comptes. C'est donc grâce au travail de centaines de bénévoles et de la permanence que l'OTTIAQ a pu au fil des ans s'acquitter de son mandat et qu'il continue maintenant à croître et à prendre sa place dans le milieu professionnel et dans le secteur des services langagiers au pays comme dans le monde.

L'OTTIAQ, comme la plupart des ordres professionnels, ne s'est pas bâti en un jour. Les premières années ont été consacrées en grande partie à la mise au point de la réglementation nécessaire à la définition des compétences attendues des porteurs des titres réservés, aux mécanismes d'évaluation des programmes universitaires, à la vérification des compétences à l'admission (expérience et formation), à l'encadrement des débutants grâce au programme de mentorat et à celui des praticiens grâce au programme d'inspection-conseil.

* Renommé Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec (OTIAQ) en 1994, puis Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) en 2000.

Who could have predicted back then how the adherence of STQ (Société des traducteurs du Québec) members to the Quebec professional system, through the establishment in 1992 of the Corporation des traducteurs et interprètes du Québec* and the conferring of the titles of Certified Translator, Certified Interpreter and Certified Terminologist, would really transform their professional practice? Naturally, over long years of effort to achieve this recognition, the many STQ members who were actively involved and all those who, to varying degrees, were following developments often speculated. Some of their speculations materialized and others did not. Reality often trumped theory. How then did the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) evolve during the first 20 years of its existence?

It is evident that the very fact that OTTIAQ has doubled its membership to more than 2,000 members firmly establishes its credibility—in fact, it is the largest group of certified language professionals in Canada. Its size puts substantial resources at its disposal, but also imposes certain constraints on the organization. The Ordre's human, material and financial resources cannot be managed without a strategic plan and accountability. Over the years, the work of hundreds of volunteers and staff members has made it possible for OTTIAQ to fulfill its mandate, and it is continuing to grow and assume its role in this professional field and in the language services sector both in Canada and abroad.

Like most professional associations, OTTIAQ was not built in a day. Its early years were devoted mostly to developing the necessary regulations to define the competencies expected of those holding its reserved titles, developing evaluation mechanisms for university programs and developing procedures for verifying admission requirements (experience and training), as well as fostering the coaching of novices through the mentoring program and of experienced practitioners through the inspection-advisers program.

* Renamed Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec (OTIAQ) in 1994, and then Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) in 2000.

Pendant ces années formatives, l'Ordre a aussi tenu régulièrement des exercices de planification stratégique afin de guider les administrateurs, la permanence et tous les membres vers la concrétisation de sa vision. C'est en se fondant sur ces orientations que l'OTTIAQ a mis en œuvre un mode d'inscription pour les étudiants, créant ainsi un lien avec des membres éventuels dès l'université, a lancé le programme des ambassadeurs, a élaboré une campagne de publicité unique, a signé avec la plupart des associations membres du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC) une entente de reconnaissance mutuelle qui établissait des critères communs d'évaluation des candidats à l'exercice, a continué d'offrir des assurances collectives à ses membres, a organisé les premiers colloques Cuba-Canada, a participé à des conférences et colloques internationaux, a reconnu et fait connaître sur la place publique les réalisations de ses membres émérites, a participé à nombre d'activités organisées par le Conseil interprofessionnel du Québec et a présenté un mémoire à l'Office des professions visant à consolider davantage les acquis des langagiers agréés.

Des partenariats enrichissants sont nés de tout ce travail. Mentionnons les relations que l'OTTIAQ a entretenues avec la Fédération internationale des traducteurs et le CTTIC et celles qu'il entretient toujours avec l'Office québécois de la langue française, le Bureau de la traduction, les universités québécoises, l'Association de l'industrie de la langue et certains ordres professionnels, entre autres.

Ces dernières années, par ailleurs, les membres ont pu constater l'ardeur que l'Ordre a mise dans la réalisation de certains des objectifs qu'il s'est fixés : intégrer le mentorat au programme coopératif offert par certaines universités afin que des diplômés puissent avoir accès au titre réservé dès la fin de leurs études, offrir toujours plus de formations en ligne sur une plateforme polyvalente afin de fournir des perfectionnements ciblés aux membres en exercice comme aux aspirants et effectuer au moins 75 inspections-conseils chaque année. Ces réalisations témoignent de la maturité de l'OTTIAQ : il peut désormais s'acquitter pleinement de son engagement envers la protection du public, car il a les outils pour le faire. Il a aussi les outils nécessaires pour prendre sa place. Il peut ainsi consacrer plus de ressources à faire connaître l'Ordre, ses membres et les professions langagières. Grâce à la diversité de ses membres, l'Ordre peut compter sur des bénévoles aux expériences variées,

During these formative years, the Ordre also regularly held strategic planning exercises to guide its directors, employees and members towards the achievement of its vision. On the basis of these exercises, OTTIAQ introduced a registration procedure for students, thereby creating a link with potential members while they were still at university, launched the ambassadors program, developed a unique advertising campaign and signed a mutual recognition agreement with most CTTIC (Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council) member associations establishing common evaluation criteria for candidates. OTTIAQ also continued to offer group insurance to its members, organized the first Cuba-Canada symposiums, participated in international conferences and symposiums, recognized and obtained public recognition for the achievements of its emeritus members, took part in many activities organized by the Conseil interprofessionnel du Québec, and submitted a brief to the Office des professions with a view to further improving the skills of certified language professionals.

All this work resulted in the establishment of rewarding partnerships. These included the relationships that OTTIAQ maintained with the International Federation of Translators and CTTIC, as well as the relationships that it still has with the Office québécois de la langue française, the Translation Bureau, Quebec universities, the Language Industry Association, various professional associations and so on.

Furthermore, in recent years, members have witnessed the Ordre's dedication to achieving specific goals that it set for itself: integrating the mentoring program into some universities' co-op programs, so that graduates can obtain an OTTIAQ title by the end of their studies; offering additional online courses on a multi-faceted platform to provide targeted learning for practising and prospective members; and conducting at least 75 inspection-adviser exercises every year. These accomplishments demonstrate that OTTIAQ is now a mature institution: it is more than capable of meeting its commitment to protect the public, as it has the tools to do so. It also has the tools needed to assume its role. Thus, it can devote more resources to raising awareness of the Ordre and its members, as well as the language professions. Owing to the diverse nature of its membership, the Ordre can count on help from volunteers with a wide variety of experience. These volunteers include self-employed individuals, salaried

qu'il s'agisse de travailleurs autonomes, de salariés, de gestionnaires de cabinets ou de cadres de grands organismes, dont la capacité d'action et de réflexion fait avancer ses grands dossiers : responsabilisation des membres, valorisation des professions et intensification du leadership.

Sans cesse, l'Ordre s'efforce de communiquer avec ses membres, le grand public et les autres professionnels d'ici et d'ailleurs afin de promouvoir les trois professions langagières qu'il regroupe. L'OTTIAQ a ouvert la voie en étant le premier organisme à intégrer le titre de terminologue dans sa désignation officielle et il continuera à faire œuvre de pionnier face aux défis qu'il aura à relever. Le nouveau plan de communication intègre les trois valeurs que l'Ordre invite tous ses membres à adopter dans leur pratique pour renforcer leur crédibilité professionnelle, soit le leadership, la responsabilité et le professionnalisme. Ce plan servira à stimuler les actions communicationnelles de l'Ordre et à baliser ses démarches de valorisation et de responsabilisation. Enfin, le leadership n'est pas la chasse gardée des gestionnaires ou des instances de l'Ordre. Chaque membre est appelé à faire montre de leadership et c'est souvent en s'appropriant le rôle de conseiller qu'un professionnel se positionne comme un spécialiste et assure la réussite des projets de communication interculturelle de ses clients. Depuis vingt ans l'Ordre est complice de la réussite de ses membres et ceux-ci sont complices de la réussite de leurs clients. ■

employees, managers of firms and executives of large organizations, whose capacity for action and reflection is moving OTTIAQ forward with respect to its main areas of focus: members' accountability, raising the profile of the language professions and strengthening leadership.

The Ordre constantly seeks to communicate with its members, the general public and other professionals everywhere in order to promote the three language professions under its purview. OTTIAQ made an innovative move when it became the first organization to include the title of terminologist as an official designation, and it will continue to seek new ways of meeting future challenges. The new communications plan includes the three values that the Ordre encourages all its members to emphasize in their work in order to enhance their professional credibility: leadership, accountability and professionalism. OTTIAQ will use this plan both as a catalyst to spur its communication activities and as a means to focus its profile-raising and accountability efforts. Lastly, leadership is not restricted to managers and OTTIAQ authorities. Each member is encouraged to display leadership, and it is often when a professional takes on the role of adviser that he or she becomes a specialist who ensures the success of his or her clients' cross-cultural communication projects. For 20 years, the Ordre has been contributing to the success of its members, and the members have, in turn, been contributing to the success of their clients. ■

Glanure

… et suivre avec assiduité le vote de grève à Rosemont pour savoir si je peux aller **cinq à septer** *avec une amie prof*

@lycheeland, 9 mai 2012

All the Buzz

It [Crescent Street] is the focal point for **scenesters**, *for those looking to see and be seen.*

The Globe and Mail, June 8, 2012

Un hommage gaspéen ou gaspésien?

Gabriel Martin

L'an prochain, un des premiers romans québécois historiques, *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), célébrera son 150e anniversaire. Il suffit de songer à la position enviable qu'occupe ce classique dans nos florilèges pour prédire les quelques hommages que la sphère littéraire québécoise déposera sans doute bientôt aux pieds de l'auteur, pour l'occasion. À cette pensée, une question coule de source : quel hommage peut-on rendre à un monument littéraire comme Aubert de Gaspé? L'onomastique, c'est-à-dire l'étude des noms propres et de leurs dérivés, apporte une piste satisfaisante : pourquoi ne pas adopter l'adjectif *gaspéen*, de manière à inscrire plus durablement le nom de l'auteur dans la mémoire collective?

Qu'on y songe : la plupart de nos grands auteurs accèdent déjà au panthéon de la consécration adjectivale; les anthroponymismes *nelliganien*, *ducharmien*, *aquinien*, *ferronien*, *mironien*, fréquemment attestés pour Émile Nelligan, Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Jacques Ferron et Gaston Miron, constituent de bons exemples. Ces onomastismes (mots dérivés de noms propres) font partie intégrante du français québécois, leur adoubement lexicographique étant assuré depuis 1992 par le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (DQA), qui les consigne dans une liste annexe[1]. Il semble alors tout à fait naturel de suggérer *gaspéen*, formé sur le modèle d'adjectifs admis comme *dubéen* (Marcel Dubé), *mallarméen* (Stéphane Mallarmé) et *linnéen* (Carl von Linné).

« Un instant! », s'écrieront alors quelques fins esprits qui consultent les sources qu'on leur présente, « un adjectif honore déjà le nom d'Aubert de Gaspé : le DQA, justement, consigne dans son annexe la forme *gaspésien* relativement à cet auteur. » Cela est bien vrai. Une recherche plus approfondie porte toutefois à remettre en question le caractère immuable de cette consécration lexicographique, sous cette forme. Une requête lancée dans un vaste corpus textuel ne permet en effet de retrouver qu'une seule occurrence de l'onomastisme *gaspésien* employé relativement à De Gaspé. Cet exemple unique (ou hapax) est relevé dans l'œuvre principale du chercheur Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française* :

> *Forestiers et voyageurs* [de Joseph-Charles Taché] fournit un digne pendant à l'œuvre **gaspésienne** [nous soulignons]. Alors que Gaspé évoque les Canadiens d'antan, Taché raconte les aventures des intrépides forestiers et voyageurs avec qui il a pu frayer[2].

En aval de cette attestation d'autorité, les auteurs du DQA ont vraisemblablement décidé de consigner la forme *gaspésien*, malgré son caractère hapaxique. La consignation d'une telle forme dans le DQA, si elle ne sait se porter garante d'un usage réel, manifeste tout de même le besoin senti par les lexicographes de consacrer un adjectif pour Philippe Aubert de Gaspé. Il faut reconnaître qu'à l'époque, rien ne pouvait laisser conclure que cet adjectif ne s'imposerait pas dans l'usage.

On peut, à cet égard, se demander pourquoi une forme si utile ne s'est pas démocratisée. L'alignement de l'anthroponymisme *gaspésien* (relatif à Aubert de Gaspé) sur le gentilé *Gaspésien* (relatif à la ville de Gaspé) n'y est sans doute pas étranger. Cette homonymie a peut-être refréné la plume de quelques auteurs qui y percevaient (avec raison?) une source potentielle d'ambiguïté. L'emploi de l'adjectif *gaspéen* pour l'auteur apparaît éliminer l'écueil. Cette forme, issue du spécifique *Gaspé* et du suffixe *–éen*, semble par ailleurs plus naturelle que la forme *gaspésien*, affixée d'un *-s-* épenthétique abusivement emprunté au toponyme *Gaspésie* (par l'intermédiaire du toponyme *Gaspé*, à distinguer de l'anthroponyme homonyme).

Il convient de préciser qu'une telle rectification s'inscrit adéquatement dans les pratiques lexicographiques habituelles. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler un cas similaire : le millésime 1978 du *Petit Robert* consignait la forme *gaspéen* relativement à… la ville de Gaspé! Or, cette forme du gentilé n'étant

pratiquement pas attestée, elle a été remplacée par *gaspésien* dans les éditions subséquentes, suite aux commentaires de l'onomasticien québécois Jean-Yves Dugas[3]. On peut raisonnablement supposer que les rédacteurs du *Petit Robert* 1978 se sont, un peu comme les auteurs du DQA, basés sur une attestation « erronée » issue d'un écrit d'autorité. Nous pouvons songer, par exemple, au poète et journaliste français Franc-Nohain qui, après avoir visité le Québec à l'été 1934, emploie le gentilé *gaspéen* dans un article de l'*Écho de Paris*, la même année[4].

En résumé, il convient d'offrir un adjectif à Philippe Aubert de Gaspé. Engagé sur la seule piste connue à ce moment-là, le DQA a déjà consigné la forme *gaspésien* pour cet auteur, un peu comme le *Petit Robert* a déjà retenu la forme *gaspéen* pour la ville de Gaspé. L'observation de l'usage et les impératifs normatifs nous portent toutefois à privilégier, au final, la forme adjectivale *gaspésien* pour la ville de Gaspé et la forme *gaspéen* pour Philippe Aubert de Gaspé. Espérons, de la sorte, rendre un hommage juste et mérité d'autant plus qu'il se fait rare à l'un de nos premiers grands romanciers nationaux. ■

L'auteur remercie chaleureusement Jean-Yves Dugas d'avoir mis son fichier d'attestations onomastiques à sa disposition et de lui avoir soumis de judicieux commentaires critiques sur le présent texte.

Bibliographie

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française : le Petit Robert, 2e édition, Société du Nouveau Littré, 1977.

Dugas, Jean-Yves. *Répertoire des gentilés du Québec*, coll. « Études et recherches toponymiques », nº 12, Commission de toponymie, 1987.

Martin, Gabriel. *Dictionnaire des onomastismes québécois et canadiens* [à paraître].

Notes

1 Jean-Claude Boulanger et autres, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui : langue française, histoire, géographie, culture générale*, Dicorobert, 1992, p. XLII-XLV.

2 Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Presses universitaires de France, 1960, p. 55.

3 Jean-Yves Dugas, « Les canadianismes au Petit Robert 1978 », *in Meta*, vol. 24, nº 3 (septembre 1979), p. 409.

4 Franc-Nohain [pseudonyme de Maurice LeGrand], *Bonjour messieurs…*, Les Éditions du Cri de Québec, 1935, p 21.

Glanure

*Cette « nouvelle manière » de faire de la politique, certains l'ont baptisée le « **syndrome du poisson rouge** ». Ces adorables petites bêtes n'auraient en effet qu'une mémoire de trois secondes. C'est pourquoi elles s'agitent tant.*

Le Devoir, 27 avril 2012

Directrice p.i.
Acting Director
Denise Langlois, trad. a.
Rédacteur en chef
Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé
Rédacteur en chef adjoint
Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers
Comité de lecture
Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís
Conception graphique
Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. www.btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. www.btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Johanne Boucher, trad. a., diplômée de l'Université de Montréal en 1976 et médaillée d'honneur de la Faculté des arts et des sciences en 2010, a été traductrice puis gestionnaire au sein de services linguistiques de sociétés canadiennes et multinationales pendant plus de 30 ans. Elle a été présidente de l'OTTIAQ de 2000 à 2003 et en est la directrice générale depuis août 2010.

Jean Delisle, membre de la Société royale du Canada, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les activités des réseaux nationaux de terminologie, notamment la gestion du secrétariat du Conseil fédéral de terminologie et du Conseil national de terminologie.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels.

Kim Lacroix est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa. Elle est formatrice au Service de la formation, de l'évaluation et du recrutement du Bureau de la traduction.

Pierre LeBel, diplômé en littérature anglaise, en traduction et en éducation, a travaillé dans le domaine de l'enseignement des langues et de l'informatique. Il est maintenant gestionnaire de Services de traduction LinguisTech.

Paul Leroux est traducteur au Bureau de la traduction depuis 1981. Cette année, il s'est fait l'un des porte-étendards du Bureau aux Rendez-vous de la Francophonie, en chantant « L'amour en héritage », a capella, devant ses collègues et d'autres fonctionnaires.

Gabriel Martin est réviseur indépendant. Il a notamment travaillé au *Dictionnaire de la langue française : le français vu du Québec* et pour l'Agence spatiale canadienne. Son premier ouvrage, le *Dictionnaire des onomastismes québécois*, paraîtra en 2013.

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa, est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus*®.

André Racicot est formateur au Bureau de la traduction, diplômé en science politique et en études allemandes et polyglotte. Il anime des ateliers de traduction sur la littéralité, la méthode de travail, les pièges du français et donne le nouveau cours sur l'actualité internationale, *Le monde émergent*.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, se consacre maintenant au perfectionnement des traducteurs professionnels. Il vient de publier un ouvrage sur la traduction dans le domaine de l'aviation civile et militaire.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail linguistique du Canada.

Johanne Boucher, C. Tr., graduated from the Université de Montréal in 1976 and received an achievement award from the Faculté des arts et des sciences in 2010. She worked as a translator and manager in the language divisions of various Canadian and multinational companies for more than 30 years. In addition, she served as president of OTTIAQ from 2000 to 2003 and has been its executive director since August 2010.

Jean Delisle, Fellow of the Royal Society of Canada, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle - Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author of some 20 books, which have been translated into more than a dozen languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, a project manager at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, coordinates the activities of the national terminology networks, which includes supervising the secretariat of the Federal Terminology Council and the National Terminology Council.

André Guyon studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Kim Lacroix has a B.A. and an M.A. in translation from the University of Ottawa. She currently works as a trainer for the Translation Bureau's Training, Evaluation and Recruitment Service.

Pierre LeBel holds degrees in English literature, translation and education and has taught language and computer science professionally. He is now the manager of LinguisTech Translation Services.

Paul Leroux has worked in the Translation Bureau as a translator since 1981. This year, he was a standard-bearer for the Bureau at the *Rendez-vous de la Francophonie*, where he sang Nana Mouskouri's *L'amour en heritage*, a cappella, for his colleagues and other public servants.

Gabriel Martin is a self-employed editor. Of particular note is the work he has done for the *Dictionnaire de la langue française : le français vu du Québec* and the Canadian Space Agency. His first book, the *Dictionnaire des onomastismes québécois*, is scheduled for publication in 2013.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit.

Irma Nunan, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist on the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus*®.

André Racicot is a trainer with the Translation Bureau; he holds degrees in political science and German studies and speaks several languages. He gives translation workshops on literal renderings, work methods and the pitfalls of French, as well as a new course on issues of international relevance called *Le monde émergent*.

André Senécal, C. Tr., C. Wr., a former, long-serving expert translator at the Translation Bureau, currently devotes his time to the development of professional translators and has authored a book on translation in the field of civil and military aviation.

Fanny Vittecoq, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus*® and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/9-3)

1 an (4 numéros) 35 $CAN + 5 % TPS = 36,75 $

Au numéro 9 $CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/9-3)

1 year (4 issues) CAN$35 + 5% GST = $36.75

Per issue CAN$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca